

FOLLOWERS

Seb Le Rêveur



FOLLOWERS

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Feed du Néant	4
Chapitre 2 : L'Offre de Marco	10
Chapitre 3 : Algorithme de Sang	15
Chapitre 4 : La Preuve par le Reach	23
Chapitre 5 : Contrat de Fer	28
Chapitre 6 : Marseille Brûle	33
Chapitre 7 : La Reine du Terrain	39
Chapitre 8 : Data-Cartel	43
Chapitre 9 : L'Ombre du Rival	47
Chapitre 10 : Le Coup d'État Numérique	51
Chapitre 11 : Trahison en 4K	58
Chapitre 12 : Le Prix du Silence	66
Chapitre 13 : La Rafle Virtuelle	71
Chapitre 14 : Sang pour Sang	79
Chapitre 15 : Le Réveil du Fantôme	83
Chapitre 16 : Hors Ligne	88
Chapitre 17 : Le Siège du Vieux-Port	94
Chapitre 18 : Crash Système	99
Chapitre 19 : L'Ultime Direct	108
Chapitre 20 : Code Source	112

Chapitre 1

Le Feed du Néant

Le ventilateur brasse un air épais, saturé d'une odeur de friture rance et de poussière électrique. Il ne rafraîchit rien. Il déplace la misère d'un coin à l'autre du deux-pièces. Sofia sent une goutte de sueur tracer un sillon glacé entre ses omoplates. Dehors, les quartiers Nord crépitent sous un soleil de plomb, un astre sans pitié qui transforme le goudron en pâte gluante.

Elle regarde son père, Mourad. Il est assis sur le canapé défoncé, les yeux fixés sur un écran de télé qui n'affiche que de la neige numérique. Autrefois, Mourad gérait les stocks du port. Il avait de la carrure, des mains qui savaient saisir le monde. Aujourd'hui, il n'est qu'une silhouette concave, une carcasse vidée par une restructuration qui n'était qu'une exécution comptable. Il ne parle plus. Il attend. Ici, les miracles ne descendent pas au-delà de la Joliette.

Sofia saisit son iPhone 13. L'écran est étoilé dans le coin supérieur gauche. C'est son arme. Sa seule sortie de secours. Elle vérifie son solde bancaire. Un chiffre rouge. Une promesse d'expulsion.

— Papa, j'y vais.

Mourad ne répond pas. Le ronronnement du ventilateur est le seul dialogue qu'il accepte encore.

Elle sort. L'escalier de l'immeuble sent l'urine et l'eau de javel séchée. En bas, le hall appartient aux gamins de douze ans. Sacoche en bandoulière, ils gèrent le flux du shit avec une précision d'horlogers. Ils ne la regardent pas. Pour eux, elle fait partie

du décor.

Elle marche jusqu'à la limite du terrain vague. Au milieu des herbes jaunies, une carcasse de BMW gît sur le flanc, brûlée la veille. L'acier est encore chaud, couvert d'une suie mate. C'est hideux. C'est parfait. Sofia ajuste son top, tire sur ses cheveux. Elle se place devant l'épave. Elle ne sourit pas. Le sourire est une faiblesse de riche. Elle veut le regard de celle qui s'est installée confortablement dans l'abîme.

Clic.

Elle regarde le résultat. Le contraste entre sa peau mate et le squelette calciné est violent. De l'esthétique de zone de guerre pour les gamins du centre-ville qui s'ennuient dans leurs lofts climatisés. Elle ouvre Instagram. Ses doigts volent sur le verre fissuré.

Légende : "Marseille brûle et je regarde. Pas besoin de filtre quand la réalité sature. NorthSide NoFuture"

Elle appuie sur "Partager". Le post part dans les tuyaux, injecté via des fermes de bots au Pakistan et des serveurs russes pour saturer l'algorithme local. Elle sent une vibration. Déjà. Le reach frémit. C'est son sang qui circule à nouveau.

Un bruit de moteur. Une Twingo noire déboule sur le chemin de terre. Elle pile à trois mètres. Un type en sort. Trapu, crâne rasé, survêtement immaculé. C'est le Rat. Un collecteur. Au poignet, sa montre connectée émet un bip aigu à chaque fois qu'un virement tombe sur son compte occulte.

— Sofia. Ton vieux, il dort ?

La voix est traînante. La pire espèce.

— On t'apporte ça demain, Rat.

Le Rat s'approche. Il sent le parfum de synthèse et le bitume. Il consulte sa montre. Un nouveau bip.

— Demain n'existe pas. Là, il manque huit cents balles.

Il jette un œil à l'iPhone que Sofia serre contre elle.

— C'est un 13. Ça se revend bien aux Puces.

Il tend la main. Un geste lent. Sofia recule, son dos heurte la carcasse de la voiture. La suie tache son top. La panique monte.

— Le Rat, dégage.

Il attrape son poignet. La pression est une pince d'acier. Sofia lâche un cri. Le téléphone tombe dans la poussière. C'est à ce moment-là que l'écran s'allume avec une intensité anormale. Une bannière noire sature l'affichage. Un logo blanc épuré, un cercle brisé : ****ECHO****.

Le Rat fronce les sourcils et ramasse l'appareil. Le téléphone vibre avec une fréquence haute tension. Un message s'affiche en rouge :

****[CIBLE IDENTIFIÉE : MENACE NIVEAU 1. INTERVENTION EN COURS.]****

— C'est quoi ce bordel ? C'est un truc de flics ?

Le Rat regarde autour de lui. Le terrain vague est désert. Puis, le son arrive. Un craquement sec. Une balle percute le montant de la BMW, à quelques centimètres de sa tête. Un éclat d'acier lui entaille la joue. Le sang jaillit sur son survêtement blanc.

— Putain !

Le Rat lâche le téléphone et se plaque au sol. *Pan.* Un deuxième impact explose son pneu. Il rampe vers sa voiture, se jette derrière le volant et démarre en trombe, la jante hurlant sur le bitume.

Sofia ramasse son iPhone. Le post a déjà atteint les 500 likes. Au milieu du flux, un message privé sans avatar :

« Votre authenticité a un prix, Sofia. Nous venons de payer l'acompte. Le reach est votre seule monnaie. Ne la gaspillez pas. »

À quelques kilomètres de là, dans un bureau vitré surplombant le Vieux-Port, Marco observe les graphiques. Ils sont d'un vert agressif. À côté de lui, son assistante, au visage refait, froid comme un écran éteint, reste silencieuse.

— Kader appartient au siècle dernier, dit Marco sans quitter les courbes du regard. Il croit encore que la douleur nécessite un contact physique. Il se trompe de logiciel.

— La fille a des attaches, monsieur. Le père, Mourad. Un boulet.

— Les attaches sont des leviers. Je veux qu'elle se sente invincible. Une fois qu'elle sera en haut, elle fera n'importe quoi pour ne pas redescendre. Marseille a besoin d'un visage qui saigne en haute définition.

Le lendemain, Sofia est sur la Place des Moulins, au Panier. Elle porte une robe en lin blanc. Une anomalie chromatique dans ce labyrinthe de ruelles. Elle a reçu l'ordre d'Echo. Elle sait ce qu'elle doit faire sans qu'on lui dicte le moindre geste.

Yanis est là, assis sur un banc de pierre. Costume gris perle, gimbal professionnel à la

main. Il ne la regarde pas, il scanne les angles morts.

— Regarde ton reach, Sofia.

Elle baisse les yeux. 25 000 vues. L'agence a injecté le contenu dans chaque smartphone du quartier. Elle est le centre du monde pour les dix prochaines minutes. Un silence électrique s'installe. Les touristes babillent, mais un T-Max noir déboule au bout de la ruelle.

Le passager a le visage masqué. Il fixe une table de café où un homme est assis seul. Sofia ne tremble pas. Elle lève son téléphone, lance le live. Elle comprend la géométrie de la scène. Elle cadre l'homme, le scooter, l'instant qui vient.

Tac. Tac. Tac.

Le Glock muni d'un silencieux fait exploser le verre. L'homme s'effondre. Le rouge s'étale sur la nappe, une tache violente sur le blanc. Les cris éclatent, les pigeons s'envolent. Sofia garde le bras tendu. Le cadre est parfait. La vidéo est déjà en tendance mondiale.

— On s'en va, dit Yanis en lui prenant le bras.

Il l'entraîne vers une ruelle sombre. Ils marchent vite. Yanis s'arrête dans une cour intérieure, sort un mouchoir et essuie une trace de poussière sur sa chaussure.

— Félicitations, Sofia. Tu viens de faire ta première conversion.

— Vous saviez qu'ils allaient le tuer.

Yanis la regarde enfin. Ses yeux sont des processeurs.

— On ne tue personne. Cet homme était une erreur de syntaxe. Toi, tu as permis de corriger l'erreur. En échange, le système te donne ce que tu voulais.

Il lui tend une carte noire au QR code argenté.

— Hôtel de la Réserve, Corniche. Suite 402. Ton ancienne vie est de l'autre côté du cordon de police. Ne traverse pas.

Sofia reste seule. Elle regarde ses mains. Elles sont propres. Sa robe est blanche. Elle regarde le rectangle de ciel bleu au-dessus de la cour et ne voit plus que les pixels. Elle sort son téléphone et poste une photo de ses pieds sur le pavé ancien.

Légende : "Le prix du réel."

Elle commence à marcher vers le sud, vers le luxe de Marco. Derrière elle, les sirènes lacèrent l'après-midi. Elle ne sent plus la chaleur. Elle sent le débit. Elle n'est plus une personne. Elle est un vecteur. Et le vecteur n'a qu'une direction.

Chapitre 2

L'Offre de Marco

Le mistral s'était tu, laissant place à une chaleur poisseuse qui transformait Marseille en une cocotte-minute prête à exploser. Le Vieux-Port, vu du quai de la Fraternité, n'était qu'un fourmillement de touristes en sueur. À mesure que l'annexe s'éloignait de la rive, le bruit de la ville s'estompait pour devenir un bourdonnement de ruche en colère.

Sofia s'agrippait au rebord du canot. Ses doigts tremblaient. Elle portait ses lunettes de soleil les plus larges, son dernier bouclier contre le monde, contre les regards de ceux qui savaient que son père n'était plus qu'une ombre dans un PMU des quartiers Nord. Devant elle, le *Elysium*. Un yacht de quarante mètres, une lame noire qui fendait l'eau turquoise sans un remous. Pas de pavillon français. Quelque chose d'exotique, un paradis fiscal flottant.

On l'escorta vers le pont supérieur. L'air y était plus frais, brassé par des ventilateurs silencieux dissimulés dans les structures de carbone. Au centre, une table basse en verre fumé. Et Marco. Il ne portait pas de sweat à capuche de CEO de la Silicon Valley, mais une chemise en soie bleu nuit. Il ouvrait des oursins avec un petit couteau en argent.

— Assieds-toi, Sofia. Le corail est magnifique. Ça vient d'une calanque que les touristes ne trouveront jamais.

Sa voix était basse, une vibration qui résonnait jusque dans les os de la jeune femme. Elle s'enfonça dans un fauteuil qui coûtait le prix de l'appartement de sa tante.

— Je n'ai pas très faim, Marco.

Il leva les yeux. Gris métallique. Dépourvus de toute chaleur.

— La faim, c'est tout ce qu'il te reste. Ton père a confondu le respect et la gentillesse. Une erreur fatale ici.

Sofia sentit le rouge lui monter aux joues, une brûlure sous sa peau filtrée.

— Vous ne savez rien de lui.

Le tintement du couteau contre le verre résonna comme un coup de feu. Marco se pencha. L'odeur de son parfum — oud et ozone — l'envahit.

— Je connais tes relevés, tes dettes, et le nombre de minutes que tu passes à retoucher tes cernes. Ton profil a la couleur des types qui finissent dans le Vieux-Port, Sofia. Ça manque de souffle. Les likes, c'est pour les touristes. Ici, on compte les allégeances.

Il fit un signe de tête vers le bastingage. Un homme en costume traîna par le col un gamin dont le visage n'était plus qu'une masse violacée. Sofia retint un haut-le-cœur, sa main se crispant sur son téléphone jusqu'à s'en blanchir les phalanges.

— Ce minot a cru qu'il pouvait manipuler l'algorithme d'Echo pour son propre compte, dit Marco d'un ton monocorde.

D'un geste sec, l'homme frappa le genou du garçon avec une matraque télescopique. Le craquement fut net. Un son de bois mort qui trancha l'air salin. Le garçon s'effondra dans un gémissement étouffé contre le teck. Sofia ferma les yeux une seconde, le souffle court, avant de se forcer à regarder. La froideur était son unique armure.

— Dans mon monde, un shadowban, c'est ça, reprit Marco. On ne supprime pas ton compte. On te supprime de la circulation. Mais toi, tu as l'authenticité de la misère déguisée en luxe. Et j'ai besoin de cette faim.

Il posa un smartphone noir mat sur la table. Sans logo.

— Echo. On ne demande pas de likes, on exige de la loyauté. Je veux que tu sois l'égérie de l'accès "Elite". Tu postes, tu souris, tu crées de l'engagement. Mais tes légendes contiendront les clés qui ouvrent les coffres ou ferment les bouches. En échange, tes dettes disparaissent. Ton père retrouvera une villa à Cassis. Et toi, tu seras une puissance.

Sofia regarda l'appareil. L'interface était sombre, magnétique. Elle y voyait son propre visage, retouché par une IA qui avait gommé toute trace de peur.

— Et si je refuse ?

Marco se leva, le soleil dans le dos, transformant sa silhouette en une ombre massive.

— Personne ne refuse d'exister. Le vide est la seule chose que ta génération ne supporte pas. Choisis : la lumière des projecteurs ou l'obscurité de la mer.

Sofia tendit une main hésitante. Ses doigts effleurèrent le verre froid. Au loin, une sirène de police retentit sur le Vieux-Port. Un bruit dérisoire face à l'empire qui se construisait ici. Elle déverrouilla l'appareil.

— Ton armée est déjà là, murmura Marco. On vient de t'injecter un million de comptes dormants. Tu n'es plus une influenceuse. Tu es une infrastructure.

Le yacht vira vers les bassins industriels, là où Marseille ne s'offre pas aux cartes postales. Ils accostèrent devant un hangar de tôle grisâtre mangé par le sel. À

l'intérieur, la chaleur était étouffante. Des rangées de serveurs s'alignaient comme les monolithes d'un cimetière futuriste.

— Ton post de tout à l'heure a saturé les serveurs de la police, expliqua Marco en marchant vers une table de contrôle. Le chaos que tu as généré sur les réseaux a créé un angle mort physique. On a vidé trois containers pendant que la France entière se demandait si tu portais du Chanel ou du sang humain.

Soudain, une porte claqua au fond du hangar. Une intrusion. Pas numérique, cette fois. Des silhouettes en armure noire apparurent dans la fumée d'une charge de démolition. Marco ne cilla pas. Il ajusta ses revers de veste.

— Ne coupe pas le live, Sofia. Montre-leur.

Six coups. Six corps. Le silence revint avec l'odeur de l'ozone. Le drone de combat de Marco se stabilisa au-dessus des débris, ses capteurs balayant les cadavres. Sofia gardait le bras tendu, le téléphone pointé vers le massacre. Elle ne tremblait plus. Elle sentait une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale, mais son visage restait un masque de marbre.

— Regardez bien, dit-elle à ses deux millions de spectateurs. Regardez la peur changer de camp.

Marco s'approcha. Un homme fut traîné devant eux : le lieutenant d'un cartel concurrent. Elias, l'homme de main de Marco, sortit une lame de céramique noire.

— Cadre-toi bien, Sofia, ordonna Marco. On veut suggérer, pas montrer. La suggestion est plus virale que la preuve.

Sofia fixa l'objectif. Derrière elle, le geste d'Elias fut un sifflement d'air. Le sang gicla sur le verre de la table. Sofia sentit une goutte chaude atterrir sur son épaule nue. Elle

ne s'essuya pas. Elle sourit à la caméra. Un sourire de reine des décombres.

— L'avenir appartient à ceux qui voient à travers la fumée. Suivez-moi.

Elle éteignit le live. Le silence qui suivit fut plus lourd que les détonations. Elle regarda ses mains. Elles étaient propres, mais elle sentait le poids de chaque like peser sur elle comme une armure de plomb.

— Prochaine étape ? demanda-t-elle, les yeux vides.

Marco regarda Marseille s'embraser à l'horizon, connectée, soumise.

— On ne rentre jamais, Sofia. On se déploie.

Le yacht reprit sa course, fendant les vagues avec une précision de scalpel, laissant derrière lui une ville en flammes et un sillage bientôt effacé par l'immensité de la mer. Sofia serra le téléphone contre elle. Elle n'était plus une fille de Marseille. Elle était un pixel rouge vif dans un système qui ne dormait jamais. Elle était prête à tout dévorer.

Chapitre 3

Algorithme de Sang

Le goudron du Panier dégage une odeur de vieux pneu et de pisse séchée. Le soleil de quatorze heures tente de désinfecter la misère sans succès. Dans ces ruelles, l'air stagne, lourd comme un secret de famille. Sofia sent la soie de sa robe coller à ses reins. Une pièce de créateur, couleur sable, qui jure avec le crépi écaillé des façades. À ses côtés, Marco est une ombre fraîche. Il porte ses lunettes noires comme un rempart. Il ne transpire pas. Il ne semble pas respirer le même air vicié que les autres.

— C'est ici, dit-il. Le cadre est parfait. Très « vérité ».

Il désigne un banc de pierre, en face d'une épicerie dont le store bleu délavé bat mollement. Un vieux en maillot de corps observe la scène depuis son balcon. Il a les yeux d'un lézard qui attend la fin du monde.

Sofia sort son téléphone. L'iPhone brille entre ses doigts comme un bijou dans une décharge. Ses mains tremblent. Ce n'est pas le trac, elle connaît ça. C'est le silence de Marco. Un silence chargé de tout ce qu'il ne dit pas. Depuis qu'elle a signé avec l'agence Echo, elle a troqué sa peau contre une interface.

— Le produit, Sofia.

Elle sort une canette de son sac : **Neon**. Des éclairs violets sur fond noir mat. Elle s'assoit. Le calcaire brûle ses cuisses. Elle prend la pose. Menton levé, regard perdu, une mèche de cheveux balayant son visage. Elle n'est plus la fille du comptable déchu mort aux Baumettes. Elle est le canal.

— La géolocalisation doit être exacte, dit Marco. On veut que tes followers sachent où tu goûtes à la liberté.

Sofia tape. Ses ongles cliquètent sur la vitre.

*« Pause fraîcheur au cœur du vrai Marseille. Le Panier, là où tout commence.

NeonVibe MarseilleAuthentique EchoAgency »*

Elle sélectionne le point GPS : *Place de Lorette, Marseille 2e*.

— Appuie, ordonne Marco.

Elle valide. La barre de chargement progresse. Un millimètre de pixel. Le post est en ligne.

Pendant quelques secondes, rien. Puis, la vibration commence. Dans la paume de Sofia, le téléphone s'affole. Les notifications explosent comme des tirs de sommation. Le compteur de likes s'emballe. Cent. Mille. Le reach s'étend, une traînée de poudre digitale qui remonte les algorithmes et s'incruste dans les fils d'actualité.

— Regarde l'engagement, murmure Marco. On dirait un cœur qui bat.

Sofia voit les chiffres, mais elle voit aussi les codes. Dans les commentaires, des émojis de cibles apparaissent.

À cinquante mètres, au bout de la ruelle, le ronronnement d'un T-Max déchire le calme. Un bruit gras, métallique. Marco ne se retourne pas. Il ajuste sa montre.

— L'algorithme a besoin de données réelles pour valider la tendance, dit-il.

Le scooter surgit. Deux hommes. Casques noirs, gilets de chantier. Ils ne regardent pas Sofia. Ils visent l'épicerie. Celle qui est juste dans le champ de la photo.

Le passager descend. Il sort un Glock 17 de sa ceinture. Le canon est prolongé par un silencieux. Sofia reste pétrifiée. L'écran affiche : *15 200 likes*.

Le premier tir fait un bruit de bouchon. *Poc.*

Le vieux au balcon lâche sa nappe. Il bascule en arrière. La nappe à carreaux plane un instant comme un fantôme, puis recouvre une poubelle.

Poc. Poc. Poc.

Trois autres tirs. Le tueur entre dans l'épicerie. Des éclats de verre, un corps qui s'effondre, puis le silence. Le type ressort. Il remonte sur le T-Max. Le pilote donne un coup de gaz. Ils disparaissent dans le dédale en moins de dix secondes.

L'odeur de la poudre se mélange à celle de la pisse.

Sofia a la bouche sèche. Ses doigts sont crispés sur l'appareil. Une notification apparaît.

@Neon_Official : Superbe collaboration ! Le rouge te va si bien.

Elle baisse les yeux. Une flaque de sang rampe sous la porte de l'épicerie. Un rouge si vif qu'on dirait un filtre saturé. Le sang coule vers le banc. Vers ses chaussures de luxe.

— Pourquoi ?

Sa voix est un débris de verre. Marco retire ses lunettes. Ses yeux sont d'un gris plat, sans profondeur.

— On ne vend pas une boisson, Sofia. On vend de la pertinence. Le post a généré une hausse de 400 % du trafic sur le mot-clé « Panier ». La police, les journalistes... tout

le monde arrive. Et au milieu, il y a ton visage. Ta boisson.

Il pose une main sur son épaule. Le contact est tiède.

— Le sang est le meilleur des algorithmes. Ça ne ment jamais, et ça ne se shadowban pas. Regarde. Tu deviens virale. Tu n'est plus invisible.

Sofia regarde l'écran. Sa photo est partout. Des théories du complot naissent en temps réel. Son nombre d'abonnés grimpe de mille en mille. La dopamine et l'adrénaline se livrent une guerre chimique dans son cerveau. Elle a envie de vomir et, en même temps, elle sent une chaleur électrique se propager dans ses veines.

— Ils sont morts ?

— Des erreurs système corrigées, répond Marco. L'épicier blanchissait pour la concurrence. En postant, tu as servi de balise. Une balise magnifique.

Il marche vers la berline noire garée en double file.

— Viens. On a un autre shooting à 18 heures sur le Vieux-Port. Le reach ne dort jamais.

Sofia se lève. Ses jambes sont du coton. Elle jette un regard au banc. Une goutte de sang a atteint le pied de pierre. Elle brille sous le soleil de plomb. Elle sort son téléphone et prend une photo de la flaque. Pas de filtre. La réalité brute.

Elle suit Marco. Le bruit de ses talons résonne comme un compte à rebours. Elle comprend que son téléphone n'est pas un outil. C'est un détonateur. Et elle vient de faire sauter le premier quartier de Marseille.

Le froid de l'entrepôt la gifle. Un froid industriel qui tranche avec la fournaise. À l'intérieur, l'air sent l'ozone et le plastique chaud. Pas de fenêtres. Juste des néons bleutés. C'est une usine à fantômes. Des rangées de serveurs s'alignent dans des cages de verre. Des silhouettes sont voûtées sur des écrans incurvés. Des minots des quartiers, pour la plupart. Ils ne parlent pas. Ils cliquent. Ils modèrent la réalité.

— Ils font quoi ? chuchote Sofia.

Marco s'arrête devant une carte de Marseille en 3D.

— Ils canalisent la haine, répond-il. C'est une énergie. Nous, on installe les turbines.

Soudain, un cri. Un bruit sourd de chair contre le métal. À quelques mètres, deux hommes maintiennent un type au sol. Un modérateur. Marco s'approche. Le silence devient solide.

— Un leak ?

— Il a essayé d'envoyer une capture d'écran à son cousin, dit un homme aux mains massives.

Marco soupire. Il sort un stylet métallique de sa poche. Un outil de précision. Il s'accroupit.

— On ne partage pas les secrets de famille, minot. C'est la base.

Un éclair d'acier. Un cri étouffé. Marco se relève et s'essuie les mains avec un mouchoir en soie. Sur le sol, le type se tient le visage. Le sang coule entre ses doigts. Marco a entaillé les arcades. Proprement. Pour que chaque fois qu'il essaie d'utiliser la reconnaissance faciale de son téléphone, le système dise : *Accès refusé*.

— Sortez-le. Qu’il serve d’exemple.

Les hommes traînent le blessé. Un petit robot aspirateur nettoie immédiatement les taches sur la résine grise. Marco revient vers Sofia. Pas une goutte de sang sur sa chemise en lin.

— On en était où ? Ah oui. La montre.

Il lui tend un écrin. Une Richard Mille. De l’or gris et du carbone.

— Tu vas à la terrasse du Phénix. Tu montres la montre. Tu dis que c’est un cadeau d’un admirateur secret. Et tu tagues le lieu.

Sofia regarde la montre, puis l’écran de contrôle. Une vidéo pirate montre un homme assis à une table d’angle au Phénix. Il porte la même montre. Il a l’air nerveux.

— C’est un miroir, explique Marco. Quand tu posteras, le système croisera les données. Les types qui le cherchent recevront une notification prioritaire via ton influence. Tu es le cheval de Troie.

— Et s’il lui arrive quelque chose ?

Marco s’approche. La pression de sa main sur l’épaule de Sofia est trop forte.

— Ton père, Sofia. Tu te souviens de l’odeur de sa cellule ? La pisse et le désespoir. Ici, tu es une reine. Chaque like est un soldat. Si tu pars, tu redeviens personne. Et personne ne survit longtemps à Marseille sans un blase qui pèse.

Sofia regarde son reflet dans l’écran noir du téléphone. Ses traits sont déjà plus durs.

— Qu'est-ce qu'il a fait, lui ?

— Il a trop de reach. Il fait de l'ombre au réseau. L'État a des lois, Sofia. Nous, on a l'attention. On gagne.

Il lui tend un nouveau smartphone en titane.

— Utilise celui-là. La voiture t'attend.

Sofia pousse la porte de l'entrepôt. La chaleur de Marseille l'écrase à nouveau. C'est l'heure dorée. L'heure préférée des influenceurs. La berline noire l'attend. Elle s'installe à l'arrière, attache la montre à son poignet. L'or froid brûle sa peau.

Elle ouvre l'application. Elle prépare son cadre.

« Parfois, le temps s'arrête. Un cadeau qui vient du cœur... LuxuryLife Marseille Echo »

Son pouce survole le bouton. Elle regarde le port, les yachts, le ciel orange. Elle sait qu'un homme attend sa mort sans le savoir. Elle attend que Sofia clique. Elle repense à la cicatrice du modérateur. Au sang sur la résine.

Elle appuie sur "Partager".

La notification résonne sur des milliers de téléphones. Un cri numérique. Le piège est armé. Sofia range l'appareil et regarde le Vieux-Port s'illuminer. Elle a un petit sourire, un sourire qui ne lui appartient plus.

— C'est parti, murmure-t-elle.

Au loin, une première sirène déchire le calme. L'algorithme vient de passer à l'action. Marseille n'est plus une ville. C'est un feed. Et Sofia est en train d'en devenir le seul

contenu qui compte. L'Algorithme de Sang ne fait pas d'erreurs. Il ne fait que des exemples.

Chapitre 4

La Preuve par le Reach

L'ascenseur de l'agence Echo ne descendait pas. Il tombait. Une chute contrôlée dans les entrailles de la Joliette, loin sous le niveau de la mer, là où la pression fait craquer les vertèbres et où le silence devient une masse solide.

Sofia sentait la sueur poisser son haut en soie. Un vêtement à six cents balles qui collait à sa peau comme une main trop tactile. À côté d'elle, Marco. Il ne transpirait pas. Il dégageait une odeur de pressing coûteux et d'ozone. Ses yeux étaient fixés sur les chiffres rouges du cadran : -1, -2, -3.

— La latence, murmura Marco. Ici, on est à la source. Zéro milliseconde. C'est le seul endroit au monde où le présent existe vraiment.

Les portes coulissèrent avec un sifflement pneumatique. L'air qui s'engouffra dans la cabine était sec, stérile, chargé d'une électricité statique qui fit se dresser les poils sur les bras de Sofia. Devant eux, une cathédrale de verre et de cuivre. Des rangées de serveurs ronronnaient dans un bleu électrique. C'était le cœur battant d'une Marseille invisible, celle qui calcule la trajectoire de chaque balle tirée dans les quartiers Nord.

Marco avança sur la passerelle en métal grillagé.

— Regarde les courbes, Sofia. Pas les images.

Sur un moniteur géant, le visage de Sofia s'affichait. Une story postée dix minutes plus tôt. Un cocktail, le Vallon des Auffes, un sourire parfait. Sous la vidéo, une barre de progression s'affolait : 18k likes. 1.9k partages.

Marco tapa une commande. L'écran se scinda. À droite, une carte satellite du Panier en temps réel. Un point rouge clignotait dans une ruelle sombre. Un scooter T-Max noir attendait, moteur tournant. Deux silhouettes en casque intégral.

— Regarde le lien, Sofia. C'est de la physique pure.

Le compteur de partages franchit la barre des 2 000. Un signal sonore retentit, chirurgical. Sur l'écran, les deux types sur le scooter se redressèrent. Le passager sortit un fusil à pompe. Ils démarrèrent.

— Qu'est-ce que tu fais ? souffla Sofia.

— Je ne fais rien. C'est ton reach. Le monde est bruyant, Sofia. Ton job, c'est de couvrir le bruit des camions.

Le scooter s'arrêta devant une porte cochère. Trois flashes orangés saturèrent le capteur thermique du satellite. Le T-Max disparut dans le dédale des rues avant même que la fumée ne se dissipe.

— Le partage numéro 2000 était l'ordre d'exécution, dit Marco. Une validation sociale pour une élimination physique. Le crime parfait, caché dans la lumière.

La nausée monta, un mélange de bile et du goût métallique de la clim. Sofia recula, mais ses yeux restèrent fixés sur le compteur qui continuait de grimper. Elle réalisa soudain que cette peur, ce vertige de mort, était moins fort que l'addiction au chiffre. Son influence n'était plus un jeu ; c'était son gilet pare-balles. Tant qu'elle était le canal, elle était intouchable.

Soudain, une porte se fracassa au fond de la salle. Un homme en costume froissé entra, le visage en sang, traîné par deux colosses.

— Marco ! Je te jure, c'était un glitch ! hurla l'homme.

Marco ne se retourna pas. Il fixa Sofia.

— Le problème avec le digital, c'est qu'on oublie que derrière le code, il y a de la viande.

Il fit un signe imperceptible. L'un des gardes sortit une arme. Le bruit fut sec, sans écho. Le son d'une agrafeuse de bureau sur une pile de dossiers. L'homme s'effondra. Son sang s'infiltra dans les rainures du plancher technique, entre les câbles de fibre optique.

— Nettoyez, dit Marco d'un ton monocorde. On bouge. Le "Lourd" arrive.

La Mercedes blindée les attendait à la sortie. Direction les docks d'Arenc, là où le béton dévore la mer. À l'intérieur du hangar, l'obscurité était découpée par des LED. Au centre, un courtier en douane était attaché à une chaise ergonomique, la bouche scellée par du ruban adhésif noir. Devant lui, un écran géant diffusait le profil Instagram de Sofia.

— L'ancien monde, murmura Marco. Il pensait que les frontières se géraient avec des enveloppes. Il n'a pas compris que la frontière, c'est le flux.

Marco posa un smartphone sur les genoux du prisonnier.

— On a programmé une API. À chaque fois que Sofia gagne mille partages, la température de tes serveurs dans la pièce d'à côté augmente de dix degrés. À cinquante mille, tout crame. Tu deviens une erreur 404.

Sofia regarda son écran. 12 400 partages. L'homme sur la chaise s'agitait, un gémissement étouffé vibrant dans sa gorge. Elle sentit une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Elle ne voyait plus un homme, elle voyait une statistique en train de chuter.

— Ton père était un bon soldat, Sofia, dit Marco en fixant la route. Mais il croyait

encore à l'honneur. L'honneur, c'est un bug dans le programme. On a dû le déconnecter.

Le silence retomba, pesant comme le plomb. Sofia comprit. Son père n'était pas tombé par accident ; il avait été shadowbanné de la réalité. Elle serra son téléphone.

— J'ai besoin de plus de followers, dit-elle d'une voix blanche.

— Pourquoi ?

— Pour que tu ne puisses pas me déconnecter sans faire planter tout le système.

Marco sourit. Cette fois, ses yeux brillaient. Il fit un signe au chauffeur. Ce dernier sortit un pistolet et plaça le canon sous le menton du courtier.

Un "pof" étouffé. Un bruit de bouchon de champagne qu'on retient.

Le corps se détendit d'un coup. Une fin de session.

— On s'en va, dit Marco. Prépare tes filtres. On va avoir besoin de beaucoup de lumière pour cacher tout ce sang.

De retour sur la Corniche, le soleil de fin d'après-midi frappait Marseille comme une insulte. Sofia descendit de voiture. Elle ne tremblait pas. Elle ajusta ses lunettes Chanel et chercha l'heure dorée. Elle prit un selfie, le regard froid, les lèvres entrouvertes. Une arme de précision.

Elle tapa la légende : *« Le pouvoir ne se donne pas, il se télécharge. Prêts pour la suite ? NewEra Marseille Echo »*

Elle appuya sur "Publier".

À l'autre bout de la ville, une porte blindée s'ouvrit électroniquement dans un entrepôt. Le massacre venait de recevoir sa mise à jour.

Son téléphone vibra. Une notification. Un DM d'un compte sans photo, un œuf gris :

« Je sais ce que tu fais. On arrive. »

Sofia releva la tête vers l'horizon. Elle n'avait plus peur de l'obscurité. Elle craignait seulement de perdre sa connexion. Elle afficha un sourire glacial pour Marco qui la rejoignait sur la terrasse de l'hôtel.

— On a une anomalie de flux, dit-elle en lui montrant le message. Un lag dans la matrice.

Marco posa ses couverts. Ses yeux se plissèrent, prédateurs.

— Les lags, Sofia... Tu sais ce qu'on en fait.

— On les supprime, répondit-elle.

Elle but une gorgée de vin. Le goût de fer restait en bouche. Le goût de Marseille. Elle posa son téléphone sur la table, face visible. L'écran reflétait les étoiles et les serveurs, le luxe et le sang. Le cercle était bouclé. Elle était le contenu, et le contenu était roi.

Chapitre 5

Contrat de Fer

Le soleil de quatorze heures n'est pas une lumière, c'est une agression. Il tape sur les tuiles rousses du Panier, traverse les vitres sales du petit appartement et vient mordre la nuque de Sofia. Elle transpire. Pas de cette sueur saine de salle de sport qu'elle vend sur Instagram avec un filtre *Glow*. C'est une sueur de peur, acide, qui fait coller son débardeur en soie à ses omoplates.

Elle jette des fringues dans un sac de sport en nylon. Le luxe et la dèche mélangés. Un sac à main à trois plaques écrase une paire de baskets de rechange. Elle a désinstallé l'appli Echo il y a dix minutes. Son téléphone chauffe dans sa poche arrière, une grenade prête à dégoupiller. Les chiffres sur l'écran étaient rouges comme du sang frais. Marseille est devenue une souricière. Le port, là-bas, scintille comme une promesse de fuite, mais elle sait que l'eau est aussi profonde que le béton des quartiers Nord.

Un craquement. Le plancher. Sofia se fige. L'air de la pièce est devenu solide.

— Tu vas rater ton vol, Sofia. Le trafic sur la Corniche est un enfer.

La voix est calme. Une voix de soie et de verre brisé. Marco. Il est assis dans l'ombre, au fond de la pièce. Les serrures pour lui sont des suggestions. Il joue avec un briquet en argent, un clic-clac régulier qui scande le silence. Son costume sombre absorbe la poussière. Il n'a pas l'air d'un gangster. Il a l'air du type qui a inventé l'algorithme qui vous facture l'oxygène.

— Je m'en vais, Marco. Je rends tout. L'oseille, les followers. Je veux redevenir

invisible.

Marco sourit. Un mouvement de lèvres qui n'atteint jamais ses yeux.

— L'invisibilité, c'est pour les cadavres. Toi, tu es un phare. Tu as vu l'engagement sur ton dernier post ? Douze pour cent des minots qui cliquent finissent avec un sac de frappe ou une lame. C'est pas du reach, c'est du recrutement. Les petits de la Castellane ne jurent que par ta montre. Ils ne savent pas qu'à chaque clic, une cargaison de « frappe » change de main au port. Tu es leur boussole.

— J'ai pas signé pour des règlements de comptes.

Elle tente de le contourner. Marco ne bouge pas, mais sa présence occupe tout l'espace. Il sort un smartphone customisé, sans logo.

— Le problème de la data, c'est qu'elle ne ment jamais. On a un profilage précis de ton entourage.

Il lui tend l'écran. L'image est d'une netteté 4K. Son père. Il est assis sur un banc, place de Lenche. Il a l'air vieux, les mains tremblantes sur un paquet de cigarettes. En bas de l'écran, une métrique : *Heart rate estimation : 84 bpm*.

— Il a l'air fatigué, murmure Marco à son oreille. L'odeur de tabac froid et de serveurs surchauffés l'enveloppe. Un court-circuit, et paf.

L'image change. Un zoom thermique sur la nuque du vieil homme. Un petit point rouge danse sur ses vertèbres.

— C'est de la reconnaissance faciale en temps réel. Dès qu'il sort, il devient une variable. Si ta courbe d'influence baisse, sa sécurité baisse aussi. On n'investit pas dans des actifs qui ne rapportent plus.

— Espèce de fils de pute.

La gifle part toute seule. Sèche. Un bruit de cuir contre la peau. Marco ne bronche pas. Une trace rouge barre sa joue pâle. Il n'y a pas de colère, juste une lassitude technique. Soudain, sa main jaillit. Elle se referme sur le poignet de Sofia avec la force d'un étau. Il la plaque contre le mur, le plâtre s'effrite. Ses pieds ne touchent plus le sol.

— La violence physique, c'est 2010. C'est le recours de ceux qui manquent d'idées.

Il approche le téléphone. Sur l'écran, le spectre thermique de son père vire au bleu.

— Un swipe à droite, et la mission devient publique. Payée en crypto. À Marseille, pour deux Ethers, n'importe quel gosse en scooter fait le job. Pas de trace. Juste un accident de la rue. Une exécution en crowdsourcing.

Il la relâche. Sofia s'effondre sur le carrelage, le goût du fer dans la bouche.

— Ton influence, c'est ton gilet pare-balles, Sofia. Et c'est le sien. Si tu disparaiss des radars, tu deviens un déchet numérique. Et les déchets, on les brûle.

Marco ajuste son col devant le miroir piqué.

— Ton prochain post est programmé pour 18 heures. Une photo sur le Vieux-Port. Tu souris. Tu vends de la légèreté. Et derrière, on fait passer trois containers parce que tout le monde sera trop occupé à regarder tes fesses.

Il se dirige vers la porte.

— Range ton sac. Tu es déjà arrivée à destination. Bienvenue dans l'agence Echo. Ici,

on ne démissionne pas. On se fait shadowbanner de l'existence.

La porte claque comme un coup de feu. Sofia reste au sol. La poussière danse dans les rayons de lumière. Elle attrape son téléphone. Une notification : *@Echo_Agency a mentionné votre nom dans une story.* Elle clique. C'est une photo d'elle, prise à son insu quelques minutes plus tôt, de dos devant son sac ouvert. La légende : *« Le départ n'est que le début d'une nouvelle aventure. Prête pour le prochain drop ? StayTuned »*

Le compteur de likes s'affole. À chaque vibration, Sofia sent une corde se resserrer. Elle se relève, va vers la salle de bain, s'éclabousse le visage. Elle doit sourire. Elle doit nourrir la bête pour que son père continue de fumer sur la place de Lenche. Elle ajuste la lumière, incline la tête pour masquer sa lèvre fendue. Elle déclenche l'obturateur. Une petite mort blanche.

L'image est parfaite. Elle a l'air d'une cible royale. Elle tape la légende, les doigts agiles, chargeant les mots comme des munitions.

« On lâche rien. Le sud dans le sang, l'acier dans le regard. Prête pour le braquage du siècle. Marseille NewLife »

Elle appuie sur *Publier*.

Dehors, une moto hurle en remontant vers la Major. Un cri de métal. Le contrat est signé. En pixels et en sang. Elle ramasse sa robe à paillettes et la range. Elle ne partira pas. Pas comme ça. Si Marco veut faire d'elle une nation digitale, elle va lui montrer que chaque nation finit par une révolution. Et que les révolutions les plus sanglantes commencent toujours par une image un peu trop belle pour être vraie.

Le téléphone vibre. Un DM.

*Marco : Belle photo. Le reach explose. Ton père vient de rentrer. Un de nos "agents"

l'a aidé à ouvrir sa porte. Sois sage.*

Sofia serre l'appareil à s'en briser les phalanges. Le soleil de Marseille, à travers les volets, dessine des barreaux d'or sur le sol. Elle s'assoit devant son miroir de maquillage, allume les LED circulaires qui lui font des yeux de robot. Elle commence à se peindre le visage. Une armure de fond de teint. Un masque de guerre. Elle est Sofia. Elle est Echo. Elle est l'image de trop, celle qui finira par provoquer l'indigestion du système. Elle est le fantôme dans la machine, et elle a faim.

Chapitre 6

Marseille Brûle

Le soleil de quatorze heures n'est pas une lumière, c'est une agression. À Marseille, en plein mois de juillet, le ciel a la couleur d'un acier chauffé à blanc. Le bitume des quartiers Nord transpire un goudron poisseux qui colle aux semelles des TN, une odeur de pneu brûlé et de caniveau sec qui monte à la gorge. Dans l'habitacle de la berline allemande, la clim souffle un air polaire, mais Sofia sent la goutte de sueur glisser entre ses omoplates. C'est le trac. Ou peut-être le poids du smartphone dans sa paume, tiède, vibrant comme un cœur de petit oiseau prêt à exploser.

Marco est à côté d'elle. Il ne regarde pas la rue. Il regarde l'écran d'un iPad Pro fixé sur le tableau de bord. Des flux de données. Des courbes vertes qui grimpent. Le « reach ». Le monde de Marco n'a pas de murs, il n'a que des points d'entrée.

— Le timing est une science exacte, Sofia. Là, on est sur la crête.

Il ne crie pas. Il ne menace pas. Sa voix est un murmure de velours industriel. Marco, c'est le genre de type qui commande un enterrement avec la même politesse qu'il utiliserait pour un expresso sur le Vieux-Port. Sofia baisse les yeux sur son propre écran. L'application Instagram est ouverte. Une photo. Elle, devant une fresque à moitié effacée de la Castellane. Elle porte un ensemble de créateur, un truc qui coûte le salaire annuel d'un daron du quartier, mais elle a cette moue, ce regard de gamine du béton qui sait ce que ça fait d'avoir le frigo vide. C'est ça, le produit. L'authenticité marketée.

— Appuie, dit Marco.

Le doigt de Sofia tremble un quart de seconde. Elle pense à son père. À la honte dans ses yeux quand les huissiers ont vidé l'appartement de la rue de la République. Elle appuie. *Posté.* Le hashtag apparaît en légende, bleu électrique sur le fond blanc de l'interface : ****LeFeuSousLaPeau****. Elle a l'impression d'avoir jeté un mégot allumé dans une cuve de sans-plomb.

En moins de six minutes, la machine d'Echo fait son travail. Ce n'est pas de la magie, c'est de la plomberie. Les bots de Marco, des milliers de comptes dormants basés dans des fermes à serveurs, commencent à saturer l'espace. Dans les coursives des Flamants, à la Busserine, au Clos La Rose, les téléphones vibrent à l'unisson. Une symphonie de notifications push. Sofia regarde les chiffres s'affoler. Sur l'écran de Marco, la carte de Marseille s'allume de points rouges.

— Regarde-les, dit Marco en désignant une ruelle sombre. Ils croient qu'ils sont en colère. Ils croient qu'ils demandent justice.

— Et ils font quoi, en vrai ?

— Ils ouvrent la porte.

Soudain, le silence du quartier est brisé par un vrombissement. Cinquante T-Max démarrent en même temps. L'air sature d'une odeur de soufre. Un groupe de minots, visage mangé par des bandanas, déboule au coin de la rue. Ils ne regardent pas où ils vont, ils regardent où l'agora digitale leur dit d'aller. Marco sort un téléphone crypté, une brique noire sans logo.

— C'est maintenant. Le secteur 4 est aveugle. Allez-y.

La violence arrive comme une averse d'orage : brutale, totale. Une camionnette de police débouche de la rue Caisserie. Elle est accueillie par une pluie de pavés. Le pare-brise explose dans un bruit de cristal broyé. Sofia voit un homme se faire

bousculer, tomber, puis une botte lui écraser les côtes. Un bruit sourd, organique, celui de la chair qui lâche sous le cuir.

— On est au premier rang, Sofia. Apprécie le spectacle.

Il pointe du doigt des hommes en noir, sans brassards, qui se faufilent derrière les lignes de CRS. Ils portent des sacs de sport lourds. Ils profitent du chaos pour pénétrer dans un entrepôt discret près des quais.

— C'est ça, ton territoire ? Un vieux hangar ?

— Qui tient le câble tient la parole, Sofia. On ne braque plus les banques. On braque le réel.

Une détonation plus forte que les autres fait trembler les vitres. Un tir de LBD. Un gamin s'effondre à dix mètres d'eux, la main sur le visage. Le sang qui gicle est d'un rouge presque irréel sous le soleil de plomb. C'est une tache qui s'étend sur le bitume, sombre, avide. Sofia détourne les yeux, mais ses doigts continuent de scroller. Le goût métallique du sang lui monte dans la bouche. Elle déteste cette ville qui sue la mort, mais elle adore le nombre de followers qui grimpe. C'est son gilet pare-balles.

— Le reach sature, Marco.

— Parfait. Envoie la phase deux. L'appel au calme. Maintenant, tu deviens l'héroïne. Celle qui essaie d'arrêter le monstre. Ça va doubler ton engagement.

Sofia comprend la profondeur du vice. Le système Echo gagne sur les cendres. Elle tape son texte. "S'il vous plaît, ne détruisons pas notre ville..." Chaque mot est un mensonge. Soudain, la portière côté Marco s'ouvre violemment. Un homme, le visage ensanglanté, hurle quelque chose d'inintelligible en brandissant une barre de fer. Marco ne cille pas. D'un mouvement fluide, il sort un taser à impulsion. *Bzzzt.*

L'homme se fige, ses muscles se contractent dans une danse macabre, et il s'effondre sur le trottoir comme un sac de ciment. Marco referme la portière sans même le regarder. Un geste de ménage.

La berline recule lentement, écrasant les débris de verre. Le bruit est celui d'un million de diamants qu'on broie. Sofia regarde son reflet dans l'écran noir. Elle est devenue un hashtag. Et le plus terrible, c'est qu'elle aime ça.

— On va finaliser l'acquisition, dit Marco. Le port nous attend.

Ils arrivent au Terminal 4. C'est une forteresse de métal et de béton. Marco descend. Sofia le suit dans un labyrinthe de conteneurs. Au détour d'une allée, trois hommes attendent. Des visages tannés par le mistral, l'odeur du tabac brun qui lutte contre celle de l'iode. Au centre, il y a Tino. Le dernier des Mohicans du quai.

— T'es en retard, le minot, lance Tino. On n'a plus la main. Les petits sont devenus fadas. On bosse comment ?

— On ne bosse plus, Tino. Tu es un livre ouvert dans un monde qui ne sait plus lire. C'est fini.

— Tu parles trop bien pour un mec qui veut ma place.

Tino fait un signe de tête. Un de ses gorilles avance, la main sous sa veste.

— Tino, regarde ton téléphone. Ton solde est à zéro. Tu n'existes plus. Et sur les réseaux, on dit que tu as balancé les familles. La vidéo tourne déjà. Deux millions de vues.

Le silence est plus tranchant qu'un rasoir. Le gorille de Tino ne regarde plus son patron. La loyauté est un investissement qui vient de s'effondrer. L'homme sort son

arme, mais il la tourne vers l'oreille de Tino. Un coup. Sec. Le bruit de l'os qui éclate sous le plomb. Tino s'effondre. Marco se tourne vers le tireur sans un regard pour le cadavre.

— Tu seras payé en cryptos. Bienvenue chez Echo.

Ils remontent en voiture. Marco s'élance sur l'autoroute du littoral, mais soudain, les freins se bloquent d'un coup. Les pneus hurlent. Devant eux, une rangée de motos noires barre la route. Pas de plaques. Marco sort un pistolet de la boîte à gants.

— C'est qui ? souffle Sofia.

— Un litige sur les conditions d'utilisation.

La vitre explose. Marco bondit dehors. Sofia se baisse sur le plancher, son téléphone levé. Le petit point rouge de l'enregistrement clignote. Le premier motard descend, un fusil à pompe à la main. Marco ne fait pas de discours. Il attend que le gamin cligne des yeux. Deux coups. Cadence métronomique. L'odeur de la poudre envahit l'habitacle. Marco revient vers Sofia, lui arrache l'appareil des mains et prend une photo d'elle, le visage maculé de poussière et de sang.

— Poste-le, dit-il. On ne supprime pas l'histoire. On la réécrit.

Ils terminent la nuit dans un bunker sous le fort Saint-Jean. L'air est climatisé, filtré. Douze techniciens tapent frénétiquement. C'est ici que le sang devient data. Marco désigne l'écran central : la photo de Sofia est partout. Elle est l'égérie de l'apocalypse.

— Tu es la preuve que l'ordre ancien est obsolète, Sofia.

Soudain, une alerte retentit. Les flux vidéo se brouillent. Du texte défile sur tous les moniteurs.

« ACCÈS REFUSÉ »

« PROTOCOLE DETTE ACTIVÉ »

Marco se fige. L'électricité de Marseille s'éteint d'un coup. Le noir est total. Plus de signal. Dans l'obscurité, seul l'écran privé de Sofia s'allume. Un message s'affiche. L'expéditeur n'est qu'un ancien code que seul son père connaissait.

« L'authenticité ne se télécharge pas, Sofia. Elle se paie. Viens solder ton compte là où la mer ne brille plus. »

Chapitre 7

La Reine du Terrain

Le soleil de Marseille n'éclaire pas, il dénonce. Il tape sur la Corniche Kennedy comme un marteau-pilon sur une enclume de calcaire blanc. À travers les baies vitrées de la villa, la Méditerranée n'est qu'un aplat de bleu saturé, une erreur de rendu dans un moteur graphique trop gourmand.

Sofia posa le rectangle de verre sur le marbre de Carrare. Le choc produisit un cliquetis sec, le bruit d'une douille sur le carrelage. Vingt-quatre ans, trois millions d'abonnés, et une demeure qui valait plus de sang qu'un abattoir à la Joliette. L'acte de propriété n'était qu'une suite de chiffres dans une blockchain, mais les murs, eux, étaient froids. Ils sentaient la peinture fraîche et l'ozone des climatiseurs poussés à fond.

La porte coulissante s'ouvrit sans un bruit. Marco entra. T-shirt blanc impeccable, sneakers au prix d'un salaire annuel des quartiers Nord. Son visage était un masque de calme, les yeux aussi vides que des écrans éteints.

— C'est à ton goût ? demanda-t-il.

— La vue est belle, répondit Sofia sans se retourner. Mais le silence fait mal aux oreilles.

— Le silence, c'est le luxe. Dans les quartiers, on paye pour faire du bruit. Ici, on paye pour que personne ne t'entende crier.

Il posa sa tablette sur la table. L'écran s'alluma sur une carte de la ville. Des points rouges clignotaient sur les arrondissements du Nord.

— Le reach de ton dernier post a dépassé les prévisions, dit Marco. L'algorithme a

mordu. On a pu envoyer les équipes de nettoyage sans que personne ne pose de questions. Les cibles ont été supprimées de la base de données.

— Supprimées ?

— C'est la même chose. Demain, Sofia, on ne vendra plus des chaussures. On vendra des intentions de vote. Sois prête à huit heures.

Il lui tendit l'appareil. L'écran brillait d'une lumière bleue, hypnotique.

— K-Sos 13. Il est mauvais pour notre SEO social. Un meet-up ce soir au Vallon des Auffes. Tu l'invites. Tu fais une story. Et après, il ne sera plus qu'un compte commémoratif. Fais le post. Paye ton loyer.

Sofia prit l'objet. Ses doigts ne tremblaient pas. À Marseille, le premier qui montre une faiblesse finit dans un pilier de l'autoroute A7. Elle sélectionna une photo, rédigea une légende qui puait l'authenticité préfabriquée, et appuya sur « Partager ». La notification push vibra dans sa paume. Un battement de cœur artificiel.

Au crépuscule, le Vallon des Auffes semblait une crèche provençale sous les projecteurs. Sofia descendit les marches de pierre, son stabilisateur à la main. En bas, près de l'eau, le gamin frimait avec ses potes. K-Sos 13. Il sourit en la voyant approcher, l'air arrogant. Ce fut son dernier mouvement.

Un claquement sec déchira l'air. Pas une détonation, juste un "poc" étouffé, professionnel. Le gamin s'effondra, un sac de viande qui s'écrase sur les pavés. Pas de cri. Ses amis s'enfuirent dans l'ombre, mais ils n'étaient pas dans le script. Sofia s'approcha du corps. Elle cadra le cadavre, l'eau noire du port en arrière-plan et la mare pourpre qui s'élargissait sous les lampadaires. Elle prit la photo. Elle ne tremblait plus. Le reach allait être historique.

De retour à la villa, le silence n'était plus le même. Il était habité. Une silhouette se tenait sur la terrasse, face à la mer. Un homme grand, en costume sombre. Tony « Le Muet ». Un vestige de l'ancien monde, celui qui traitait les affaires dans l'arrière-salle

des PMU.

— Ton père aurait eu honte, Sofia, dit-il sans se retourner. Pas pour le meurtre. Pour la méthode. On ne tue pas pour des likes. Toi, tu tues pour nourrir une machine que tu ne comprends pas.

— Ton territoire est de la poussière, Tony. Le mien est dans chaque poche.

— Ton territoire est du vent. Si Marco coupe le courant, tu n'es plus rien.

Il posa une enveloppe sur la table basse.

— Ce qu'il y a là-dedans, c'est la seule chose que Marco ne peut pas hacker. La vérité sur ta mère. Ce n'est pas la police qui l'a tuée, Sofia. Marco n'a pas besoin de followers. Il a besoin d'orphelins. C'est plus facile à programmer.

Il disparut dans l'ombre du couloir. Sofia ouvrit l'enveloppe. Une photo Polaroid passée, et au dos, une mention manuscrite : « Propriété de l'Agence Echo. Sujet : Mère. Statut : Archivé. Cause du décès : Défaillance logicielle. »

La porte s'ouvrit brusquement. Marco était là. Il observait la scène, une tablette à la main.

— Tu as ouvert l'enveloppe. C'est bien. La curiosité est le moteur de l'engagement. Ta mère a permis de comprendre comment l'émotion sature un réseau. Elle est la fondation de ton empire.

— Tu l'as tuée pour tester ton système.

— Je l'ai optimisée, corrigea Marco. Demain, on passe à l'étape 2. On hacke la démocratie. Dors un peu. Ton visage est marqué.

Il s'approcha pour lui prendre le téléphone, un geste de propriétaire. Sofia ne bougea pas. Elle lança un regard vers le grand blond et le second garde qui se tenaient à l'entrée. Un regard d'acier, sans un mot. Les deux hommes ne regardèrent pas Marco. Ils consultèrent leurs propres écrans. Une vibration simultanée. Une notification de virement, triplée, émise depuis un compte crypté que Sofia avait déverrouillé via

Kader une heure plus tôt.

Le silence se fit pesant, seulement troublé par le ronronnement des filtres de la piscine. Marco comprit trop tard. Il chercha l'appui de ses hommes, mais ils étaient déjà passés en mode veille. Ils n'obéissaient plus à l'organigramme, mais au flux.

— La villa est à mon nom maintenant, murmura Sofia. J'ai supprimé ton compte, Marco. Trop de contenu haineux.

Le blond fit un pas en avant. Ce fut chirurgical. Le canon du silencieux se posa sous le menton de Marco. Un dernier "poc". Le corps bascula en arrière, basculant dans la piscine à débordement. L'eau bleue se teinta d'un nuage pourpre, tourbillonnant sous les projecteurs subaquatiques. Il flottait là, comme une donnée corrompue, tandis que le système de filtration essayait vainement de nettoyer l'impossible.

Sofia s'approcha du bord. Elle leva son téléphone, prit une photo du cadavre qui dérivait vers la goulotte de débordement. Aucun filtre.

Légende : *« Le système a crashé. Redémarrage en cours. NewEra Marseille EchoIsMine »*

Elle appuya sur « Publier ». À travers toute la ville, des millions de notifications retentirent en chœur dans la nuit. Sofia se détourna de la piscine et s'assit dans le fauteuil de cuir face à la baie vitrée. Marseille scintillait en bas comme un circuit imprimé géant.

— Appelez le prochain, dit-elle au blond sans rouvrir les yeux. On a une ville à mettre à jour.

Chapitre 8

Data-Cartel

Le soleil descendait sur Malmousque comme un couperet rouillé, tranchant l'horizon en deux. La villa s'accrochait à la roche, une verrue de marbre blanc et de verre fumé surplombant la Méditerranée. En bas, l'écume giflait les récifs avec une régularité de métronome. En haut, le silence coûtait cher.

Sofia lissa sa robe en soie "Vert Vertigo". Trop serrée, elle l'empêchait de respirer, lui rappelant à chaque mouvement que son corps était devenu un packaging. Marco marchait à côté d'elle, son costume gris absorbant la lumière déclinante. Il ne transpirait pas. Jamais.

— Ils sont combien ? demanda-t-elle, la gorge sèche.

— Assez pour acheter la ville. Pas assez pour la diriger sans moi.

Ils franchirent la baie vitrée. L'air conditionné laissa place à une chaleur lourde, saturée de jasmin et de poisson grillé. Sur la terrasse, une douzaine de prédateurs en lin : Valensi, l'adjoint à la sécurité, et Castaldi, le promoteur qui avait bétonné la moitié de la côte. Quand Sofia entra, elle sentit le scan. Ils ne cherchaient pas son regard, ils cherchaient son *reach*. Pour eux, elle était une arme nucléaire avec un compte Instagram.

Le dîner fut une affaire de métriques. Castaldi grognait sur le blocage du port autonome, perdant des millions en composants. Marco l'interrompit en piquant une olive, la voix monocorde.

— Le climat, c'est comme la météo, Castaldi. Ça se fabrique.

Valensi posa sa fourchette.

— Yanis remonte dans les sondages numériques. Il a des preuves sur les rétrocommissions de la marina. S'il lance son live à 22 heures, on est morts.

Marco posa son smartphone au centre de la nappe. L'écran affichait Marseille en 3D, parsemée de points rouges.

— On n'éteint pas un incendie social. On redirige les flammes. Sofia ?

C'était son signal. Elle sortit son téléphone, les doigts parcourus d'un léger tremblement qu'elle mua en une précision glaciale.

— J'ai posté la vidéo de mon agression simulée par ses partisans il y a dix minutes, dit-elle. Les hashtags sont déjà en tendance.

Elle montra l'écran. 100k vues. Les commentaires explosaient de haine contre Yanis.

— Le shadowban est tombé. Ses comptes sont suspendus pour incitation à la haine. À 22 heures, sa vérité n'existera plus.

Valensi souffla, soulagé. Marco fit un signe de tête vers le bout de la table.

— Il y a un bug, cependant. Morel.

Le petit notaire assis au bout de la table sursauta. Morel avait essayé de vendre le cadastre à la concurrence. Marco ne cria pas. Il fit un geste de la main, un geste de technicien. Un colosse en t-shirt noir surgit de l'ombre, saisit la main de Morel et la plaqua sur le granit.

Le craquement de l'os fut net. Sofia ne détourna pas les yeux, bien que la bile lui brûle l'œsophage. Le garde du corps sortit un couteau à poisson et, d'un geste sec, trancha l'auriculaire du notaire. Le sang gicla sur le marbre blanc. Morel s'effondra en sanglots, une serviette de table enfoncée dans la bouche pour étouffer ses cris.

— On va te recoudre, murmura Marco en reprenant une gorgée de vin blanc. Et tu vas nous donner tes codes administrateur.

Alors qu'on traînait Morel vers l'intérieur, Sofia aperçut un mouvement derrière un rideau de velours. Karim, un jeune serveur de vingt ans, tenait son téléphone portable. Il enregistrait. Leurs regards se croisèrent. Elle vit la panique pure dans ses yeux. Elle aurait pu crier, l'avertir. Elle resta immobile, le pouce sur son écran, intégrant la logique de la meute.

— Karim, dit Marco sans même se retourner.

Le garçon sortit de l'ombre, tremblant. Son téléphone glissa sur le tapis. Deux hommes apparurent derrière lui. L'un d'eux lui saisit la nuque. Un coup sec. Un bruit de vertèbre qui cède, comme un sarment mort. Karim s'effondra, son corps soudain trop lourd. Le second homme écrasa le téléphone sous son talon ferré.

— Sortez-le par le garage, ordonna Marco. Supprimez ses backups. Tout.

En trente secondes, une servante avait nettoyé le granit. La tache de sang avait disparu sous le spray désinfectant. Les invités reprirent leur conversation. Valensi rigolait à nouveau. La violence n'avait été qu'une maintenance technique.

Marco se tourna vers Sofia, notant ses muscles contractés.

— Tu vois ? Le monde numérique est une illusion, mais les conséquences sont toujours biologiques. Choisis ton camp, Sofia. La lumière ou l'ombre.

Il se leva, signifiant la fin du festin.

— Messieurs, le live est annulé. Ma secrétaire vous enverra les factures en crypto.

Sofia resta seule face à la mer devenue noire. Marseille scintillait au loin, une galaxie de données prêtes à être moissonnées. Son téléphone vibra. Une notification de Yanis, désespérée, s'afficha avant de disparaître, aspirée par les algorithmes de Marco.

Elle se dirigea vers le miroir du hall. Elle ne reconnut pas la femme qui la regardait. Les yeux trop brillants, la peau trop lisse, une icône retouchée. Elle sentait l'odeur du sang persister sous le parfum du jasmin.

— Sofia ? appela Marco depuis le salon. On a du reach à générer.

Elle prit une profonde inspiration. Son corps tremblait, mais son visage était de marbre. Elle n'était plus une personne. Elle était un nœud dans le réseau. Un point rouge passé au bleu.

Elle entra dans le salon, s'arrêta sous la lumière crue et leva son téléphone. Elle prit un selfie, ajustant le filtre "Soft Glow" pour masquer l'horreur. Elle tapa la légende :
La vie est une question de choix. Choisissez d'être vus.

En moins d'une minute, elle atteignit les dix mille likes. Chaque cœur rouge sur son écran était une goutte de sang versée pour bâtir l'empire. Elle sourit à la caméra. C'était le plus beau mensonge qu'elle ait jamais raconté. Et le monde en redemandait.

Dans le sous-sol, le ronronnement des serveurs s'intensifia, digérant la mort de Karim et la mutilation de Morel pour les transformer en courbes de croissance. Le Data-Cartel ne dormait jamais. Sofia non plus. Elle était la meilleure chasseuse de la ville, et elle venait de comprendre que dans ce monde, le bouton "Undo" n'existait pas. Il n'y avait que le "Refresh".

Chapitre 9

L'Ombre du Rival

Le soleil de Marseille n'est pas une lumière, c'est une agression. À quatorze heures, sur la terrasse du *Ciel de Gombert*, il ne se contente pas de briller ; il pèse. Il écrase les épaules, liquéfie le bitume des ruelles en contrebas et transforme la Méditerranée en une nappe de plomb fondu. Sofia ajusta ses lunettes en acétate lourd et sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. La Méditerranée, dure comme du béton, attendait les chutes.

Son smartphone vibra sur le marbre. Une vibration longue, nerveuse. Un message éphémère.

[Expéditeur inconnu] : *L'algorithme n'a pas de mémoire, Sofia. Mais les archives, si. Ton père n'a pas glissé sur une erreur de gestion. Marco a acheté le juge, la banque et le silence. Tu es la récompense qu'il s'est offerte avec les restes de ta famille.*

Le message s'effaça. Sofia sentit ses poumons se resserrer. L'air était saturé de sel et de friture. Elle revit son père, trois ans plus tôt, les mains tremblantes devant l'huissier. On avait dit : « Le numérique l'a tué ».

Une ombre tomba sur la table. Froide. Massive.

— Tu as l'air ailleurs, Sofia. Ton reach baisse ou c'est juste la chaleur ?

Marco s'assit en face d'elle. Il portait une chemise en lin blanc, immaculée. Il afficha un sourire qui n'impliquait pas ses yeux. Il posa son propre téléphone sur le marbre.

La même menace silencieuse.

— Le reach va bien, Marco. Je regardais juste les stats du dernier post.

— L'engagement est organique. C'est ce que je préfère. Les gens aiment voir le sang couler quand il est filtré par un bon preset.

Il fit signe au serveur. Un gamin terrifié apporta un espresso en moins de dix secondes. Marco ne regarda pas le gosse. Il fixait Sofia.

— Ton père était un homme du monde d'avant. Il ne comprenait pas que l'honneur, aujourd'hui, ça se mesure en gigaoctets. Il était trop lent. Dans cette ville, si tu ne cours pas plus vite que l'ombre du Vélodrome, tu finis par te faire piétiner.

— Tu le connaissais bien ?

— Assez pour savoir qu'il était une erreur de calcul. La morale est le luxe de ceux qui n'ont pas faim, Sofia. Toi, tu as faim.

Soudain, un T-Max noir déboula en roue arrière sur la contre-allée. Le passager leva un smartphone. Il filmait. Marco fit un geste imperceptible de la main droite. À deux tables de là, deux hommes au crâne rasé se levèrent. La scène fut réglée en dix secondes. Les hommes de Marco franchirent la balustrade. Le premier projeta le conducteur au sol d'une secousse sèche. Le second s'empara du téléphone du gamin et l'écrasa d'un coup de talon précis. Pas de sommation. Juste le bruit du plastique qui éclate.

— Trop de bruit, soupira Marco en ajustant ses boutons de manchette. Le matériel, c'est toujours la viande et l'acier. Quelqu'un essaie de te contacter, n'est-ce pas ? Un petit malin qui joue avec les messages éphémères.

Sofia ne répondit pas.

— Ne te laisse pas distraire par les fantômes. Ton père est tombé parce qu'il était un maillon faible. Tu étais une belle courbe sur un graphique, Sofia. Rien de plus. Si tu commences à écouter les ombres, tu finiras comme lui. Une simple ligne de code effacée.

Il se leva, lissa sa chemise.

— Ce soir, on lance la campagne "Omerta". Assure-toi d'avoir une lumière crue. Les gens veulent de la vérité brute.

Il s'éloigna. Sofia rejoignit sa voiture garée à l'ombre d'un entrepôt. Elle passa sa main sous le siège passager. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de froid. Une montre Omega en or au verre brisé. La montre de son père. Sur le bracelet de cuir, une tache sombre et sèche. Un impact.

Elle ne pleura pas. Elle démarra.

La villa de Marco, le "Sanctuaire", dominait Malmousque. Un bunker de verre et de marbre. Sofia entra sans frapper. Marco était debout devant la baie vitrée, un verre de cristal à la main.

— Tu as une drôle de notion du reach, Sofia, dit-il sans se retourner. On visait l'influence. Tu as choisi l'insurrection.

— L'influence est pour les débutants, Marco.

Elle s'arrêta à trois mètres. Le silence était total, mangé par la climatisation.

— J'ai envoyé les preuves de tes détournements aux types à qui tu as volé cet argent,

murmura-t-elle. Les vrais. Ceux qui n'ont pas de profil Instagram.

Un bruit sourd résonna à l'entrée. Deux hommes en survêtement sombre, visages mangés par des cagoules, entrèrent dans le salon. Ils tenaient des fusils à pompe à canon scié. Pas de gilet pare-balle, pas de technologie. Juste du plomb.

— Tu vois, Marco, dit Sofia en reculant. Ton monde est digital. Mais la mort, elle, est toujours analogique.

L'un des hommes s'approcha. Marco regarda Sofia une dernière fois. Il n'y avait pas de peur dans son regard, juste une analyse froide de sa propre défaite.

— On ne peut pas supprimer ce post, Sofia, murmura-t-il.

Le coup de feu fut sec, clinique. La gerbe écarlate repeignit le marbre de Carrare. Le corps de Marco s'effondra comme un sac de viande, renversant son verre. Le liquide ambré se mélangea au sang.

Sofia ne détourna pas les yeux. Elle sortit.

Dehors, le soleil continuait d'écraser la ville. Elle roula vers l'Estaque. Arrivée devant la petite maison de son père, elle coupa le contact. Le silence l'enveloppa. Elle descendit, sentant la poussière sous ses semelles. Plus de pixels. Plus de filtres.

Elle frappa à la porte.

— C'est qui ? demanda une voix fatiguée à l'intérieur.

Sofia resta immobile un instant, vide.

— Je suis là, Papa. Il n'y a plus de bruit.

Chapitre 10

Le Coup d'État Numérique

Le soleil de quatorze heures frappait les baies vitrées de l'agence Echo. Un marteau de forgeron sur une enclume. À travers le triple vitrage, Marseille n'était qu'une maquette silencieuse. Du béton blanc. Une mer d'huile. Une ville étouffée sous une chape de plomb. À l'intérieur, l'air conditionné recrachait une odeur de plastique neuf et de parfum de luxe. Une odeur de fric et de serveurs en surchauffe.

Une goutte de sueur glissa entre les omoplates de Sofia. Froide comme un fil de soie. Elle fixa son reflet dans l'écran noir de son iPhone. Une sainte moderne. Les traits tirés. Les yeux brillants d'une fièvre qui n'avait rien de viral.

Sur la table en marbre noir, le dossier reposait. Physique. Palpable. Une anomalie dans ce temple du cloud. Sofia ne l'ouvrit pas tout de suite. Marco la laissait mariner. Sa méthode. Laisser le silence faire le sale boulot.

Le bruit de la porte fut un souffle pneumatique. Marco entra. Pas de veste. Une chemise blanche, les manches retroussées sur des avant-bras nerveux. Il dégagea un nuage de vapeur synthétique. Blue Raspberry.

Il ne regarda pas les documents. Pour lui, tout était déjà de la data digérée.

— Les archives, c'est comme les ex, Sofia. Ça ressort quand on a la dalle.

— Pourquoi mon père ?

Sa voix était un fil de fer barbelé. Marco s'assit. Il fixa l'horizon bleuté, au-delà des

vitres.

— Ton père essayait de nager à contre-courant dans un port où on a coulé du béton. Il croyait à la "sûreté publique". Les flics, les caméras, les cadavres qu'on compte après la fête. Il n'avait pas compris que la surveillance n'est pas une punition. C'est un service.

Il tapota le marbre. Un rythme syncopé.

— Il a voulu bloquer la machine il y a dix ans. Il pensait sauver la liberté. Il a juste retardé le progrès.

Sofia revit Elias. Les soirs de défaite. L'odeur du tabac froid. Elle l'avait cru faible. Marco lui disait qu'il était le seul à être resté debout.

— Et maintenant ?

Marco pointa un doigt vers la ville.

— Regarde les courbes.

Sur le mur, un écran géant s'alluma. Des graphes rouges explosaient. La peur en temps réel.

— La Loi Vigilance Totale passe au vote dans quarante-huit heures. Ton dernier post sur le meurtre au Panier a fait le boulot. Le sentiment d'insécurité est au plus haut. On n'a plus besoin d'injecter du narratif. On récolte.

— Tu as fait tuer ce mec pour un pic d'audience ?

Marco se tourna vers elle. Un masque de marbre.

— J'ai créé du contenu. Ce mec était une erreur système. Son exécution a servi de signal. C'est ça, le marketing de demain : on ne vend plus la peur, on l'administre.

Un jeune homme en t-shirt noir entra en trombe. Pâle. Une tache de sang sur le col.

— Marco, le petit... celui du parking... il a essayé de sortir avec une clé physique.

Marco ne cilla pas.

— Fais-en un exemple. Discrètement. On a besoin de clean pour le flux.

Le jeune homme ressortit. Quelques secondes plus tard, un bruit sourd monta des sous-sols. Un choc métallique. Pas de cri. Juste une correction systémique.

Marco tendit un smartphone en titane à Sofia.

— Tu vas finir le travail d'Elias. Mais à l'envers. Tu vas être celle qui ferme la porte à clé. Prépare ton live. Pleure s'il le faut. La vulnérabilité convertit mieux que la force.

Sofia regarda l'appareil. Un flingue chargé sur la tempe de Marseille.

— Si je refuse ?

Marco eut un sourire presque tendre. Il effleura son épaule.

— Le shadowban, c'est la mort sociale. Mais ici, on ne supprime pas que le compte. On supprime l'abonné. On nettoie les données IRL. Tu n'as pas envie de finir en archive rouillée.

Il sortit. Sofia resta seule. Elle s'approcha de la fenêtre. Sur le trottoir, en bas, un

employé passait déjà le jet d'eau devant l'entrée du parking. Pour évacuer la data inutile.

Elle déverrouilla l'écran. La lumière l'éblouit. Elle ajusta ses cheveux. Composa son visage de victime. Appuya sur "Direct".

— Salut la famille... C'est grave...

Le compteur grimpa. 1000. 5000. 20 000. Des milliers de cœurs rouges. Des gouttes de sang numériques. Elle était l'arme. Elle pressait la détente.

Soudain, un message privé flasha.

Inconnu : Ton père n'a pas tout perdu. Regarde sous la batterie.

Le cœur de Sofia rata un battement. Elle continua de parler, le sourire intact, mais ses yeux cherchaient une issue. Elle coupa le live brusquement. "Problème de réseau."

Elle retourna l'appareil. Ses mains tremblaient. Elle fit sauter la coque. Pas de puce. Une feuille de papier jaune. Une écriture nerveuse.

« Ne les laisse pas te transformer en algorithme. Casse la machine. »

À côté, une micro-carte SD.

— Marco veut le téléphone. Maintenant.

Le garde était là. Pas de bruit. Sofia n'eut pas le temps de cacher la carte. La violence fut brève. Un coup de crosse sur la tempe. Le goût du cuivre envahit sa bouche. Le noir.

Elle se réveilla au niveau -2. Le parking. L'air était une soupe d'hydrocarbures. Marco était là, adossé à une Tesla. Il jouait avec la micro-carte SD.

— Ton père était un romantique, Sofia. Il pensait que la vie privée était un droit. C'est juste une variable d'ajustement.

Il s'approcha. Son ombre la recouvrit.

— Cette carte contient les clés de cryptage qui manquaient à Janus. Ton daron me les a gardées au chaud pendant dix ans. Une sauvegarde externe.

Sofia cracha un filet de sang.

— Tu ne l'auras pas.

— Je l'ai déjà. Lounès, finis-en.

Le garde sortit un Glock. Un silencieux. Pas de storytelling, juste une exécution propre.

Soudain, les lumières du parking clignotèrent. Les alarmes de incendie se déclenchèrent. Un drone de livraison percuta la baie vitrée du rez-de-chaussée dans un fracas de verre.

— Qu'est-ce que... ? Marco fixa son écran.

— C'est le feedback, Marco.

Sofia sourit. Elle avait lancé l'upload du code source de Janus sur tous les comptes miroirs de l'agence avant le choc. Le leak était total. Inarrêtable.

Dans le chaos, elle rampa vers l'ombre. Une silhouette l'attendait près d'une sortie de secours. Un vieil homme en costume froissé. L'Ombre.

— Le mistral se lève, petite, dit-il d'une voix de gravier. Et quand le vent tourne, les ordures s'envolent les premières.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui n'existe pas. Ton père savait que le papier survit aux serveurs. Viens.

Ils s'engouffrèrent dans une trappe. Les égouts. L'humidité. Marseille grondait au-dessus d'eux. Sofia serrait une deuxième carte SD contre sa poitrine, celle qu'elle avait dissimulée dans sa chaussure. La vraie.

Ils débouchèrent près d'un quai de pêche. Un chalutier tanguait. Le *Père Courage*.

— Le passé, c'est comme la marée, Sofia, lança l'Ombre en désignant le bateau. Si tu ne sais pas nager, il te noie. Mais si tu as un bon cap, il t'emmène loin des prédateurs.

Sofia monta à bord. Elle regarda l'agence Echo brûler au loin. Une torche dans la nuit provençale. Marco n'était plus qu'une vibration inutile dans le réseau.

Elle sortit son téléphone brisé. Une dernière notification s'afficha avant que la batterie ne lâche :

Echo : Votre session a expiré.

Sofia rangea l'appareil. Elle n'était plus une influenceuse. Elle était le virus.

Le chalutier s'éloigna dans le noir. La guerre de la data était finie. Celle du sang

commençait.

Chapitre 11

Trahison en 4K

Le soleil de quatorze heures n'est pas une lumière, c'est une agression. Il tape sur les dalles de la terrasse avec la régularité d'un marteau-pilon, transformant le Mucem en une carcasse de béton brûlant. Sous le voile de dentelle minérale, l'air ne circule pas. Il stagne, chargé d'iode rance et de kérosène.

Sofia réajuste ses lunettes de soleil. Des verres miroir qui ne laissent rien filtrer, surtout pas le mépris. À côté d'elle, Elias transpire. Une auréole sombre gagne son polo de marque, une tache d'huile sur du lin immaculé. Il approche son visage, et Sofia voit une goutte de sueur grasse tomber sur son iPhone 15, diffractant la lumière du reach en un arc-en-ciel huileux sur l'écran.

— Tu vérifies quoi, la petite ? grogne Elias. Ça fait dix minutes que tu scratches ton écran. Le convoi est en route. Les petits sont sur les bécanes. Tout est carré.

Sofia ne répond pas tout de suite. Ses doigts sur l'OLED sont des pattes d'araignée, précises, nerveuses. Elle fait défiler la timeline d'Echo. Pour le monde extérieur, c'est juste une application de lifestyle ultra-sélective. Pour Marco, c'est le tableau de bord de la ville.

— Le reach s'effondre, Elias, dit-elle enfin. Sa voix est un murmure sec. C'est pas organique. C'est un reflux.

Elias ricane, un bruit de gravier dans une bétonnière.

— Ton jargon de blogueuse, garde-le pour Marco. La frappe, elle arrive par les

quartiers Sud. Mazargues, Bonneveine. Un couloir de soie. Les flics sont occupés à courir après des gamins qui font des roues arrière à l'autre bout de la ville parce que j'ai payé pour ça. Alors range ton jouet et profite de la vue.

Sofia verrouille son téléphone. Elle regarde Elias. Il a la mâchoire carrée de ceux qui croient encore que le pouvoir se mesure au calibre du fer qu'on porte à la ceinture. Il n'a pas compris que le fer, aujourd'hui, c'est du silicium.

— Tu sais ce que c'est, un shadowban, Elias ?

Il fronce les sourcils, agacé.

— Une connerie de gamin.

— C'est pire que ça. C'est être vivant mais n'exister pour personne. Tu parles, mais le son ne sort pas. Tu frappes, mais ton poing traverse le vide. C'est une excommunication.

Elle tapote à nouveau son écran. Trois clics. Un geste anodin, comme pour effacer une notification gênante. Mais dans les serveurs enterrés sous un hangar de l'Estaque, les algorithmes de l'agence Echo viennent de recevoir un ordre prioritaire. Un tag spécifique — SUD_FLUX — vient d'être passé en "blacklist".

À trois kilomètres de là, deux T-Max noirs ralentissent. Les pilotes consultent leurs dashboards fixés au guidon. L'application de navigation sécurisée vient de figer. La carte est devenue une bouillie de pixels gris. Ils sont hors-ligne. Pour le système central de Marco, ils n'existent plus. Ils sont devenus des fantômes dans une zone d'ombre créée en trois secondes.

Le téléphone d'Elias se met à vibrer. Frénétiquement. Il décroche, son visage s'affaissant.

— Comment ça, le signal est mort ? Gueule-t-il. Utilisez le GSM classique ! Quoi ? Brouillé ? C'est impossible.

Sofia sourit derrière ses miroirs. Le GSM classique est une passoire que les services de renseignement filtrent en trente secondes. Sans le tunnel crypté d'Echo, ils sont à poil. Elle vient de couper le cordon ombilical.

Soudain, un bruit sourd monte de la ville. Un crash. Lointain, mais net. Puis un autre. La violence, chez Marco, est une mécanique de précision. Chez Sofia, c'est une erreur système volontaire. Elias se lève, sa chaise basculant en arrière. Il attrape le poignet de Sofia. Ses doigts sont comme des tenailles, la peau de la jeune femme blanchit. Une douleur fulgurante lui remonte le bras, mais elle ne cille pas.

— C'est toi, petite pute. Tu joues à quoi ?

— Je teste ma puissance, Elias. Tu m'as dit que j'étais là pour l'image. Je te montre que l'image, c'est la structure.

Elle sait qu'Elias n'osera pas la tuer ici, sous les caméras du Mucem. Un homme en costume sombre, l'oreille greffée à un comm de terrain, s'approche d'eux. C'est l'un des gardes de Marco. Il ne regarde pas Elias. Il regarde Sofia avec une sorte de crainte respectueuse.

— Mademoiselle. Le CEO veut vous voir. Tout de suite.

Sofia se libère de la poigne d'Elias d'un geste sec. Elle ajuste la manche de sa veste, ignorant la marque rouge qui gonfle sur son poignet.

— Tu devrais aller aider tes garçons, Elias, dit-elle en se levant. Apparemment, ils ont perdu le Nord dans les quartiers Sud. C'est dommage. Le taux de rebond va être désastreux pour ton prochain bilan.

La voiture qui attend Sofia est une berline allemande aux vitres si sombres qu'elles semblent absorber la lumière. À l'intérieur, la climatisation est réglée sur seize degrés. Un froid polaire, artificiel. Marco est assis à l'arrière. Ses yeux sont deux fentes d'acier qui scannent la tablette posée sur ses genoux.

— Un shadowban, Sofia ? Vraiment ?

Sa voix est trop calme. C'est la voix d'un homme qui peut décider de ta mort entre deux gorgées d'expresso.

— Le lieutenant Elias devenait trop confiant, Marco. J'ai simplement rappelé que le réseau n'appartient qu'à celui qui le nourrit.

— Tu as paralysé une livraison de quatre millions d'euros pour me prouver que tu savais cliquer sur un bouton.

— Non, corrige-t-elle en s'asseyant en face de lui. J'ai prouvé que tes lieutenants sont obsolètes. Ils dépendent d'un outil qu'ils ne comprennent pas. Si je peux les couper, n'importe quel adversaire peut le faire. Je t'ai sauvé d'une faille de sécurité.

Marco reste silencieux. Dehors, la ville défile : les façades décrépies du Panier, les grues du port, les ombres des platanes.

— Elias est un ami de vingt ans, Sofia.

— Ton père aussi avait des amis de vingt ans, Marco. Ça ne les a pas empêchés de le regarder couler.

Marco serre les dents, un muscle tressaillant sur sa tempe. La loyauté se dégrade plus vite que la batterie d'un smartphone. La voiture s'arrête devant un entrepôt désaffecté à l'Estaque. C'est là que bat le cœur d'Echo. Le vrombissement des climatiseurs industriels tourne à plein régime pour empêcher les serveurs de fondre. À l'intérieur, le froid est coupant. Des rangées de racks clignotent dans l'obscurité. Au fond, Elias attend. Il a les yeux injectés de sang.

— Un bug de l'algorithme, Elias. Ça arrive, dit Marco en s'asseyant.

— Un bug ? Elias tape du poing sur la table. Et cette petite conne qui filme tout comme si c'était un clip ?

Il pointe Sofia. Elle lève son téléphone, l'objectif braqué sur lui. Elias fait un pas vers elle, sa main plongeant vers sa ceinture, là où la crosse d'un Glock 17 dépasse. Sofia ne bouge pas. Son pouce survole l'écran.

— Si tu sors ce fer, Elias, tu n'existeras plus dans trente secondes. Je vais signaler tes portefeuilles crypto comme liés au terrorisme. L'IA de la banque centrale va verrouiller tes avoirs avant même que tu n'aies armé ton percuteur. Tu seras un fantôme. Un dégun avec un flingue vide.

Elias s'arrête net. La menace est invisible, mais réelle. Marco fait un signe de tête. Dans l'ombre des serveurs, deux hommes en tech-wear noir surgissent. L'un d'eux plaque un taser dans les reins d'Elias. Le craquement déchire l'air. Elias s'effondre, son visage frappant violemment le bord de la table en métal. Un bruit de nez cassé, mat, définitif.

Les hommes traînent Elias vers le fond de la pièce. Sofia ne détourne pas le regard. Elle regarde la perceuse industrielle démarrer. Elle ne ferma pas les yeux quand la mèche commença son travail. Elle regardait le métal s'enfoncer comme elle aurait regardé une barre de chargement. Aucune nausée. Juste l'observation clinique d'une

mise à jour logicielle.

— On ne perd jamais rien ici, Sofia, murmure Marco. On recycle.

Ils remontent dans la berline. La Corniche Kennedy défile. Le silence est une matière épaisse. Soudain, le smartphone de Sofia n'est plus qu'une brique de verre morte. Inutile.

— Ils ont coupé le signal, dit-elle.

Marco écrase la pédale. Le V8 hurle. Derrière eux, un motard gagne du terrain. Une silhouette d'onyx, penchée sur sa machine. Le brouilleur fixé à son bras irradie une onde invisible qui éteint les feux de signalisation sur leur passage.

— Baisse-toi !

Le pare-brise arrière explose. Sofia se jette au sol, la tête entre les genoux. Marco vire sec vers une impasse étroite du Vallon des Auffes, les rétroviseurs frottant contre les façades avec un crissement de métal torturé. D'un coup sec, il pile.

Marco sort, son Glock 17 usé à la main. Il tire trois fois. Le rythme est celui d'un métronome. *Pan. Pan. Pan.* La troisième balle vient se loger dans la visière miroir du casque. Le pilote est désarçonné. La moto se couche dans une gerbe d'étincelles bleutées.

Le silence revient. Marco s'approche de l'épave. Le sang qui s'écoule du casque est noir sous la lumière crue. D'un coup de talon, Marco écrase le brouilleur. Instantanément, le téléphone de Sofia vibre. Le monde réel vient de se reconnecter.

— Le signal est revenu, murmure-t-elle.

L'écran l'inonde de lumières. Le post sur la chute d'Elias a explosé. Les likes se comptent par dizaines de milliers. Les commentaires sont un flux ininterrompu de têtes de mort.

— Ils t'aiment, Sofia, dit Marco en rangeant son arme. Ils adorent le vide que tu as laissé pendant ces dix minutes.

Elle regarde les statistiques monter, puis le cadavre à ses pieds. Un message privé d'un compte anonyme arrive sur son écran. Pas de texte. Juste une photo : elle, debout devant le corps du motard, l'écran de son téléphone illuminant son visage. L'angle est parfait. La lumière est divine.

— Marco...

— Je sais, coupe-t-il. Il y a toujours une autre caméra.

Ils remontent en voiture. La berline s'élance vers le Cercle des Nageurs. Les flashes des photographes crépitent déjà au loin. Marco arrête le véhicule devant l'entrée du gala. Il tourne la tête vers Sofia. Il ne dit rien. Il observe son visage, cherchant un tremblement, une hésitation, un reste d'humanité.

Sofia range son téléphone dans son sac, lisse sa robe et redresse les épaules. Ses yeux sont aussi froids que les serveurs de l'Estaque. Marco soutient son regard pendant de longues secondes. Il voit qu'elle ne tremble plus. Il voit que le système a fini de la digérer.

Sans un mot, sans un monologue sur le pouvoir ou le contrôle, Marco détourne les yeux et coupe le moteur. Le silence entre eux deux est leur seul vrai contrat.

Sofia descend de la voiture et s'avance vers le tapis rouge, vers les flashes, vers la ville qui attend de savoir qui elle doit adorer ce soir. Le cartel 2.0 vient de finaliser sa mise à jour.

Chapitre 12

Le Prix du Silence

L'air dans ce sous-sol n'était plus de l'oxygène. C'était une soupe épaisse de poussière, d'ozone recraché par les onduleurs et de sueur rance. Une cave aveugle, quelque part sous les dalles chauffées à blanc du Cours Julien, où le silence n'existait pas. Il y avait ce bourdonnement permanent, une fréquence basse qui faisait vibrer les molaires, le cri étouffé de milliers de processeurs qui moulinaient de la haine et du profit.

Sofia était assise sur une chaise en plastique blanc. Ses poignets étaient engourdis par les liens de plastique noir. Des colliers de serrage de chantier. Professionnel. Net.

En face d'elle, Marco.

Il ne portait pas de veste. Sa chemise en lin d'un bleu électrique collait à ses omoplates. Il ne transpirait pas comme un homme traqué. Il transpirait comme un moteur qui tourne à plein régime. Il tenait le smartphone de Sofia entre deux doigts, comme on tient une grenade. L'écran éclairait son visage par en dessous, creusant des ombres de cadavre sous ses pommettes.

— Ton reach a pris 400 % en deux heures, Sofia. C'est indécent.

Sa voix était trop calme. Une mer d'huile avant le mistral. Il fit glisser son pouce sur l'écran de verre. Le reflet de la courbe des statistiques, une ligne rouge sang qui pointait vers le plafond, dansait dans ses pupilles.

— Le Panier brûle sur Twitter, la police cherche des coupables, et toi, tu es le centre

de gravité. Les marques, les flics, les daronnes qui pleurent leurs fils. Tout le monde regarde la fille au milieu du carnage.

Il se rapprocha. L'odeur de son parfum boisé jurait avec la moisissure du béton. Sofia avait la gorge sèche, une boule de papier froissé à la place de la langue.

— On a un problème, Marco, finit-elle par lâcher.

Sa voix craqua. Il s'arrêta à dix centimètres d'elle.

— Le problème, ce n'est pas le sang au Panier. Le sang, ça se nettoie. Le problème, c'est que tu es devenue une assurance-vie ambulante. Si je te bute, ton compte passe en mode « mémorial ». L'algorithme te propulse en tête des tendances mondiales pour l'éternité. Je ne peux pas me permettre que le monde regarde sous mes tapis. Pas encore.

Soudain, sans prévenir, Marco projeta sa main vers le cou de Sofia. Ses doigts se refermèrent, pas pour l'étrangler, mais pour presser sa carotide. Une prise de contrôle animale. Sofia sursauta, ses talons griffant le béton, mais elle ne cria pas. Elle fixa ses yeux, deux abîmes de défi malgré la terreur qui faisait trembler ses genoux.

— Tu sens ça ? demanda Marco. Ton cœur qui tape contre mes doigts. C'est de la data, Sofia. Tant que ça bat, on fait du business. Si ça s'arrête, tu deviens une sainte. Et je déteste les saintes. Ça ne négocie pas.

Il relâcha sa prise. Sofia inspira une grande goulée d'air vicié. Elle toussa, un son rauque contre les murs nus.

— Tu as utilisé mon post pour l'exécution, dit-elle, les dents serrées. La photo de la place... les coordonnées étaient dans les pixels.

Marco esquissa un sourire de propriétaire.

— On n'est plus au temps des cabines téléphoniques, petite. Ton « authenticité » est le meilleur cryptage du marché. Quand tu as posté ce selfie, tu as validé la zone de frappe. Tu as dit aux garçons : « La cible est là ». Et le monde a regardé tes baskets.

Il fit quelques pas, ses chaussures de cuir crissant sur le sol sablonneux.

— Demain, tu seras Jeanne d'Arc. C'est moi qui tiendrai l'étendard. Et le briquet. Tu es notre visage. L'agence Echo, c'est toi. On a de quoi te détruire socialement en trois clics, mais on préfère te voir briller. Pour l'instant.

Sofia sentit une nausée monter. Chaque notification « cœur » qui faisait vibrer son téléphone, c'était une goutte de sang versée sur les pavés du Panier. Son engagement, c'était le prix du contrat.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Continue d'alimenter la bête. On a besoin que la tension redescende en surface pour mieux travailler en dessous.

Il sortit un canif de sa poche. Un mouvement sec. La lame glissa. Un clic métallique. Sofia retint son souffle, s'attendant à la coupure. Marco se contenta de trancher les liens de plastique. Le nylon céda avec un bruit de déchirement sec.

Le sang revint d'un coup dans ses mains, une brûlure de mille aiguilles électriques. Elle se massa les poignets, le corps lourd, au bord de la défaillance physique.

— On ne tue pas la poule aux œufs d'or, dit-il avec mépris. Mais on lui rappelle que la cage reste fermée. Ton prochain post doit être « joyeux ». La résilience, la beauté de Marseille après l'orage. Tu as une heure. Si à 22h00 ce n'est pas en ligne, je fais sauter

le compte de ton père. Et ses rotules.

La porte claqua. Le verrou électronique s'engagea comme un coup de feu.

Sofia resta seule dans la pénombre, le bourdonnement des serveurs pour seule compagnie. Ses mains tremblaient. Elle ouvrit l'application. La caméra frontale s'activa. Elle vit son reflet : des cernes profonds, la trace des doigts de Marco sur sa peau, une mèche collée par la sueur. Elle ressemblait à une victime.

D'un glissement de doigt, elle sélectionna un filtre. « Éclat ».

Elle effaça la fatigue. Elle lissa sa peau. Elle fit disparaître la marque rouge sur sa gorge. L'algorithme recréa une Sofia parfaite, prête à mentir au monde entier. Elle tapa : *« Parfois, la vie nous bouscule, mais il faut savoir regarder vers l'horizon... Marseille, je t'aime. Résilience Gratitude »*

Son doigt hésita. Une vibration. Un message privé d'un compte anonyme.

« On a vu ce qu'ils t'ont fait faire au Panier. Tu n'es pas la seule à vouloir brûler l'agence. Regarde sous ta chaise. »

Sofia sentit son sang se glacer. Elle ne bougea pas la tête, craignant les caméras. Lentement, elle laissa glisser sa main gauche sous le siège. Ses doigts effleurèrent quelque chose de froid. Un petit boîtier métallique, scotché au revers du plastique.

Une arme.

À l'écran, son post attendait toujours. Le compteur de ses abonnés grimpa. 200 500. 200 600. Elle appuya sur « Publier ».

Le post partit instantanément. Les premiers « cœurs » apparurent. La machine était

relancée. Le silence était acheté. Mais dans l'ombre de la cave, Sofia venait de comprendre que dans un monde de data, le seul moyen de détruire un système était d'y injecter un virus.

Elle glissa le boîtier dans sa chaussure et se leva. Elle n'était plus une influenceuse. Elle était une infiltrée.

Dehors, le soleil de Marseille se noyait dans un bain de sang orangé. Marco revenait déjà, le pas lourd dans le couloir.

— C'est en ligne, dit-elle avant qu'il ne passe le seuil.

— Bien, répondit la voix derrière le métal. Tu apprends vite.

— J'ai eu un bon professeur, Marco. Un très bon professeur.

Elle sentit le métal contre son talon. Le prix du silence était payé. Maintenant, il allait falloir négocier le prix de la vengeance. Et celui-là, aucune métrique ne pourrait jamais le mesurer. Elle se posta devant la porte, le visage lisse, prête à jouer son rôle. Jusqu'à ce qu'elle décide de réécrire la fin.

Le chapitre du silence était terminé. Celui du sabotage venait de s'ouvrir. Elle regarda la porte s'ouvrir sur la lumière crue de l'extérieur, celle qui ne pardonne rien. Marseille l'attendait. Et cette fois, elle n'allait pas se contenter de poser. Elle allait frapper. Jusqu'au dernier pixel.

Chapitre 13

La Rafle Virtuelle

Le soleil de treize heures n'est pas une lumière, c'est une agression. À travers les vitres teintées du penthouse de l'agence Echo, Marseille ressemble à une carcasse de béton blanchie par le sel, une ville en apnée sous une chape de plomb. À l'intérieur, l'air conditionné lutte avec l'odeur de plastique chauffé. Sofia sent la sueur glisser entre ses omoplates, un frisson thermique qui ne parvient pas à calmer l'incendie dans sa poitrine.

Sur l'écran géant qui tapisse le mur sud, la courbe de l'engagement s'est brisée. Une chute libre. Le « reach » ne descend pas, il s'efface. C'est le silence numérique avant la tempête de sang.

Marco est debout devant la baie vitrée, les mains croisées dans le bas du dos. Il porte une chemise en lin d'un blanc de linceul. Il ne regarde pas les statistiques. Il regarde le Vieux-Port, là où les mâts des voiliers oscillent comme des aiguilles de métronome.

— Le ciel est trop propre pour ce qu'on va en faire, Sofia, dit-il sans se retourner. On dirait que la mer a avalé tout le bleu du monde.

Sa voix est celle d'un comptable qui ferme les livres. Un froid polaire s'installe dans les tripes de Sofia. Elle serre son smartphone contre elle, l'aluminium est brûlant. Ses doigts tremblent sur la coque en silicone.

— Marco, les serveurs... Tout est noir.

Il se tourne lentement. Ses yeux sont deux fentes de mercure. Il sourit, mais c'est un mouvement purement mécanique, une ride qui se creuse dans un visage de pierre.

— On n'efface pas seulement des données. On efface une intention. Si la police entre ici dans dix minutes, ils ne trouveront que du matériel vide. On ne peut pas juger un fantôme. Tu es l'image qui a cligné des yeux quand le courant a sauté, petite. Rien de plus.

Soudain, une vibration sourde fait trembler le sol. Ce n'est pas le vent. C'est le choc sourd d'un bélier pneumatique au rez-de-chaussée. Puis, le hurlement des sirènes qui déchirent le silence étouffant du quartier. Le cri strident, continu, des unités d'élite. La BRI.

Marco retire sa main. Il sort un petit boîtier noir de sa poche, presse un bouton unique. Une série de craquements secs retentit dans les murs. Les disques durs viennent de subir une décharge électromagnétique. Le dernier souffle de l'agence Echo.

— La porte de service est déjà surveillée, dit-il, déjà en mouvement vers l'ascenseur privé. Les types du Panier ne sont pas loin non plus. Tu as cru que ton audience était un bouclier. C'est une cible. Profite du spectacle. C'est ton meilleur contenu.

Les portes se referment. Marco disparaît sans un bruit.

Sofia reste seule. La lumière décline, non pas parce que le soleil se couche, mais parce que les rideaux de fer automatisés descendent, piégeant l'obscurité à l'intérieur. Le fracas se rapproche. Des bottes lourdes sur le carrelage du couloir. Des cris courts, codés.

Elle se plaque contre le mur. Son téléphone vibre. Une notification push sur son compte principal.

« On te voit, petite sœur. On ne nettoie pas Marseille, on déplace juste les taches. »

La signature des "Chiens du Littoral".

La porte d'entrée explose. Le panneau de chêne massif vole en éclats sous l'effet d'une charge de rupture. La pièce se remplit d'une fumée blanche, âcre. Sofia suffoque, les yeux larmoyants. Des silhouettes sombres, massives, surgissent de la brume.

— Police ! Ne bougez plus !

Un homme en noir la saisit par les cheveux, l'arrache à sa cachette et la plaque au sol. Le visage de Sofia s'écrase contre le tapis épais. Le goût de la poussière et du sang ferreux envahit sa bouche.

— Où est Marco ? grogne une voix derrière un masque.

— Parti... balbutie-t-elle.

Un coup de pied dans les côtes lui coupe le souffle. Une douleur fulgurante, nette, qui lui fait voir des pixels de lumière derrière ses paupières closes. L'officier l'empoigne et la redresse brutalement. Sur son téléphone ramassé au sol, l'écran est resté allumé. Les notifications défilent à une vitesse folle. Le monde entier commente son arrestation en direct.

Soudain, un sifflement long déchire le vacarme, suivi d'une déflagration qui fait vibrer les fondations. Les vitres volent en éclats. Un tir de lance-roquettes, depuis l'immeuble d'en face.

— Embuscade !

La police est dans une souricière. Les "Chiens du Littoral" sont venus pour effacer le témoin. Dans la confusion, Sofia rampe sur le sol, ignorant la douleur. Elle atteint l'escalier de service. Elle dévale les marches, le cœur cognant contre ses côtes. À chaque palier, l'odeur de la ville — gasoil, mer, ordures — remplace celle de la poudre.

Arrivée au sous-sol, elle s'arrête. La porte coupe-feu est entrebâillée. À travers l'ouverture, elle voit une voiture noire, moteur tournant. Deux hommes sont debout à côté. Des survêtements de marque, des visages mangés par la haine. L'un d'eux sort un Glock muni d'un silencieux.

Sofia regarde son téléphone. Il lui reste 4 % de batterie. Elle active la caméra frontale. Sa propre image lui renvoie le reflet d'une femme brisée, visage barbouillé de suie. Elle lance un direct.

En trois secondes, vingt mille personnes sont connectées. Le compteur s'affole. Elle pousse la porte coupe-feu et s'avance dans la lumière crue du parking, le téléphone levé. Les deux tueurs se figent.

— Attends, putain ! Elle est en direct ! On voit nos gueules !

— J'm'en bats les couilles ! On l'allume et on se casse !

— Non ! Si on finit en même, on est morts ! Le vieux a dit pas de vagues avec les réseaux.

Le type au Glock regarde l'objectif de la caméra. Il voit son propre reflet flou, reconnaissable par cent mille personnes. L'algorithme est en train de le dévorer vivant.

— On se tire, lâche finalement le complice. C'est cramé.

Ils sautent dans la berline qui démarre en trombe. Sofia reste seule, le bras levé. La batterie tombe à 1 %. L'écran s'éteint. Le silence revient, lourd, seulement troublé par les échos lointains de la fusillade. Elle sent une main se poser sur sa bouche par derrière. Une main forte, calleuse. Une odeur de tabac froid.

— Doucement, la miss. On va pas faire de bruit.

Une lame glacée se presse contre sa gorge. Ce n'est pas la police.

— Marco veut t'effacer, murmure la voix à son oreille. Il a toujours eu le dégoût des traces. Mon patron, lui, préfère le recyclage. On ne jette pas une clé qui ouvre encore des coffres.

La violence est brève. Un choc à la nuque. Le monde s'éteint.

L'obscurité a un goût de fer et de caoutchouc brûlé. Sofia reprend conscience dans un entrepôt désaffecté. L'odeur est un cocktail acide : antiseptique bon marché, sueur froide et huile de vidange. On la tire par les poignets. Ses genoux râpent le bitume granuleux.

— Elle a pas la même tête que sur ses stories, grogne une ombre.

— Sors-la.

On la jette sur une chaise en métal. Un projecteur LED s'allume au-dessus d'elle. Un homme sort de l'ombre. Pantalon à pinces, chemise en lin froissée, gourmette en or. C'est le genre de type qu'on croise aux enterrements des autres et qui ne pleure jamais. Il s'approche, sentant le café fort et le tabac de contrebande.

— Echo a tout effacé. Mais toi, tu es un investissement, Sofia. Et Marco n'aime pas les pertes sèches. Tu as fait des copies. Les filles comme toi préparent toujours leur parachute. Alors, le cloud, il est où ?

Soudain, un bourdonnement léger, comme un essaim de frelons, descend des verrières. La vitre explose sous la force de trois drones de course modifiés. Des charges directionnelles.

Sofia est projetée au sol. Elle voit, à travers le voile de débris, l'homme à la gourmette ramper vers son arme. Avant qu'il ne puisse l'atteindre, une silhouette tactique surgit. Deux coups de feu étouffés. "Poc". L'homme s'affaisse.

L'assaillant retire sa cagoule. Sofia hoquette. C'est Karim. Il n'a plus rien du petit technicien de l'agence. Ses yeux sont froids.

— Tu pensais vraiment que Marco t'avait laissée tomber ?

Il lui tend une main pour l'aider à se relever. Ses doigts sont froids.

— On n'abandonne pas un actif avant d'avoir vidé les comptes, continue Karim d'une voix neutre. Tout ce que tu as vécu ce soir... c'était du contenu. Ton rythme cardiaque, ta peur, tout a été monétisé en temps réel.

— Je veux partir, Karim. Laisse-moi.

Karim sourit. C'est le même sourire que Marco. Un sourire de logo.

— Tu ne peux pas partir. Tu es le produit phare. La police arrive. Dans cinq minutes, ils vont "te sauver". Tu vas devenir l'icône de la résistance. Tu vas pleurer devant les caméras. Et chaque larme rapportera dix points de croissance à la nouvelle plateforme de Marco.

— Et si je dis la vérité ?

Karim s'arrête au bord de la zone d'ombre.

— La vérité ? Personne ne veut de la vérité, Sofia. Ils veulent de l'engagement. Si tu parles, l'algorithme te fera disparaître en trois secondes.

Il s'évapore dans la nuit. Sofia reste seule. Au loin, les sirènes. Elle regarde ses mains. Elle n'est plus une abonnée, elle est le système.

Elle sort de l'entrepôt, marchant vers les gyrophares. À l'angle de la rue, une berline noire l'attend. Un homme en costume gris anthracite descend. Il a le regard lisse de ceux qui décident de la valeur d'une vie depuis un bureau climatisé à Genève.

— Le chaos que tu as déclenché ce soir a servi nos intérêts, dit l'homme. Mais Marco était trop sentimental. On va stabiliser le produit. Monte.

Sofia s'arrête. Elle voit les yeux de l'homme. Ils ne la regardent pas, ils la scannent comme une ligne budgétaire.

— Marco gérait l'infrastructure, continue-t-il. Toi, tu es notre meilleur courtier. Le sang fait monter les cours, Sofia. On va te donner un nouveau script.

Sofia serre l'éclat de verre qu'elle dissimule dans sa manche. Elle pense au pouvoir qui lui brûle les doigts, à cette audience qui attend son prochain mouvement. Elle fait un pas en avant.

— Les ordres ont été mis à jour, dit-elle.

Le mouvement est trop rapide pour l'œil humain. Elle ne vise pas le cœur, elle vise la

carotide. L'éclat de verre s'enfonce avec un bruit de déchirure. L'homme porte la main à son cou, ses yeux s'écarquillent, un gargouillis métallique sort de sa gorge. Il s'effondre.

Sofia ramasse le smartphone de l'homme. Elle ne fuit pas. Elle lance un dernier direct. Son visage est couvert de sang et de sueur.

— Vous voyez ça ? dit-elle face à l'objectif. C'est la mise à jour.

Elle tape une commande finale : *Execute_All*. Dans toute la ville, les distributeurs de billets se mettent à cracher du papier. Les comptes secrets de l'agence Echo se vident dans un immense transfert vers les invisibles de Marseille. La pluie de billets commence à tomber sur le Vieux-Port.

Elle regarde le yacht de Marco brûler au loin. Elle sait que d'autres viendront. Mais Marseille bouillonne déjà. Elle n'est plus une personne, elle est le flux. Elle s'enfonce dans la foule qui accourt, disparaissant parmi ses fidèles éclairés par la lueur bleue de leurs écrans.

Le chapitre est clos. Le téléchargement, lui, vient à peine d'atteindre 1 %. Et la connexion est excellente.

Chapitre 14

Sang pour Sang

La nuit sur les hauteurs de Cassis n'a rien d'une carte postale. C'est un linceul de velours noir, piqué par les lumières froides d'une villa qui ressemble plus à un bunker de verre qu'à un foyer. Dans le salon, l'air conditionné ronronne, un souffle polaire qui tente d'effacer l'odeur de l'iode et du goudron brûlant qui remonte de la calanque.

Sofia est assise sur le canapé en cuir blanc. Ses yeux brûlent. La lumière bleue de l'iPhone lui découpe le visage. Sur l'écran, les chiffres s'affolent. Sa dernière story dépasse les prévisions. Le reach est indécent. Elle est la vitrine de Marco. Son paratonnerre.

Le silence est soudain rompu par une vibration sourde, profonde, qui vient du sol. Le portail. On ne sonne pas chez Sofia. Sa main tremble un instant avant de se figer. Elle se lève, les pieds nus froids sur le marbre. Elle se dirige vers l'îlot central en quartz. Un déclic. Le panneau pivote.

Le Glock 17 est là. Noir mat. Huilé. Il n'a pas d'âme, juste une fonction. Elle le prend ; il est bien plus lourd que dans ses souvenirs. Pas de bouton de sécurité, pas de chien à armer, juste la froideur de l'acier. Elle tire la culasse. Le claquement métallique est le son le plus honnête qu'elle ait entendu depuis des mois. C'est le son de la vérité.

Dehors, le gravier crisse sous des semelles de gomme. Sofia éteint les lumières depuis son application. La villa plonge dans une pénombre bleutée. Elle se plaque contre le mur. La baie vitrée vole en éclats.

Le son est assourdissant. Un fracas de cristal, une explosion de diamants qui

s'éparpillent sur le sol. Un homme entre, silhouette sombre sous une cagoule légère. Il tient un pistolet-mitrailleur avec une aisance de pro. Sofia sort de l'ombre. Elle ne réfléchit pas. Si elle réfléchit, elle meurt. Elle lève l'arme à deux mains. Ses bras tremblent violemment. Elle ne vise pas la tête, elle vise la masse.

Elle presse la détente.

Le recul lui arrache un gémissement, une secousse qui lui remonte jusque dans les dents. La détonation est un coup de poing dans les tympanes. La balle frappe l'homme au thorax. Il est projeté en arrière, ses talons glissant sur les débris de verre. Il s'affale contre le canapé blanc. Un nuage de sang s'évapore de sa poitrine, une brume rouge qui vient tacher le cuir immaculé. L'odeur de fer et de tripes lui soulève le cœur.

D'autres pas sur la terrasse. Elle n'attend pas. Elle rampe sur le sol, ignorant la douleur des débris de verre qui s'enfoncent dans ses genoux. Elle atteint le garage. La Porsche Taycan l'attend, branchée comme un patient sous perfusion. Elle monte à bord. Le tableau de bord s'illumine. Encore des écrans. Partout.

Elle enclenche la marche arrière et écrase l'accélérateur. La voiture bondit avec un sifflement de turbine. Elle percute le mur du fond, défonçant le placo et la pierre. La Porsche s'extrait dans un fracas de carrosserie froissée. Elle quitte la propriété en défonçant le portail, s'élançant sur la route de la Corniche.

Soudain, une vibration dans sa poche. Le deuxième téléphone. Celui des urgences. Un seul message : « Le reach est bon. On passe à la phase 2. Nettoie ton visage avant le prochain post. »

Sofia serre le volant à s'en blanchir les phalanges. Tout ça n'était pas un accident. L'attaque, le sang, sa fuite... C'était du contenu. Un test de performance. La haine monte en elle, plus chaude que le plomb qu'elle vient de cracher.

Elle s'enfonce dans les tunnels de la ville, disparaissant sous la terre de Marseille, là où les secrets sont enterrés le plus profondément. Elle finit par s'arrêter dans une crique de béton, un déversoir d'orage caché sous les piliers d'un viaduc autoroutier.

Un homme l'attend là. Zé. Il a les mains calleuses d'un fossoyeur et des yeux qui ont vu trop de carrières se finir dans la vase.

— Respire par le nez, gamine, dit-il. La peur, ça se voit mieux que le fer.

Soudain, un bourdonnement aigu. Un drone de surveillance de l'agence Echo se stabilise au-dessus d'eux. Le capteur thermique balaye la zone. Zé ne panique pas. Il sort une couverture de survie en aluminium froissée et la drape sur Sofia.

— Le système ne peut pas voir ce qui brille trop. Reste dessous.

Le drone pivote. Deux « cleaners » en costume sombre descendent du quai supérieur. Ils tiennent des armes silencieuses. Zé sort de l'ombre. La violence éclate sans sommation. C'est une chorégraphie de bouchers. Zé décharge son vieux revolver. Le premier homme est cueilli en plein vol, la gorge ouverte par le .357 Magnum. Il retombe comme un sac de viande inerte.

Le deuxième cleaner contourne le pilier. Il avance avec une efficacité robotique. Sofia repousse la couverture d'aluminium. Elle lève le Sig Sauer que Zé lui a tendu. Elle ne pense plus. Elle appuie.

Le coup part trop haut, logeant une balle dans l'épaule de l'homme. Elle tire encore. Une fois. Deux fois. La quatrième balle frappe le sternum. L'homme s'effondre à genoux, une écume rose aux lèvres. Le silence revient, lourd, poisseux. Sofia regarde ses mains. Elles ne tremblent plus. Une froideur nouvelle s'est installée dans ses veines.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande-t-elle.

— On va voir les gens que Marco a oubliés, répond Zé. Il a la donnée, nous on a le

terrain. On va transformer son agence en cimetière.

Ils remontent vers l'Estaque, rejoignant l'arrière-salle d'un bar-tabac désaffecté.

Quatre hommes sont là, des ombres du Vieux-Port.

— Tu veux le faire tomber, gamine ? demande l'un d'eux. Ou tu veux juste survivre ?

— Je veux le débrancher, répond Sofia.

Ils chargent des blocs de C4 et du phosphore blanc dans le coffre d'une vieille berline. Sofia ne regarde plus son téléphone. Elle ne cherche plus de validation. Elle se dirige vers le bâtiment de pierre massive qui abrite les serveurs d'Echo sous le Vieux-Port.

Le bâtiment n'a pas de fenêtres. Deux gardes statufiés devant la porte blindée. Sofia s'approche. Elle n'est plus une influenceuse en quête de lumière. Elle est le virus. Elle n'a pas besoin de punchline. Elle ajuste le premier garde. Un coup sec. Puis le deuxième.

Elle franchit le seuil. À l'intérieur, le ronronnement des serveurs est un chant de mort électrique. Des milliers de diodes clignotent dans l'obscurité. Sofia s'arrête devant l'unité centrale. Elle pose la charge de C4. Le décompte commence, un battement de cœur numérique dans le silence de la pierre.

Elle ne regarde pas l'écran de son téléphone qui affiche « Flux interrompu ». Elle regarde le minuteur. Elle n'est plus dans le cadre. Elle est celle qui brûle la pellicule.

Marseille, dehors, continue de briller de ses feux artificiels. Mais dans les sous-sols, le feu, le vrai, s'appête à tout consumer. Sans filtre. Sans retour. Le chapitre de la petite fille qui sourit est terminé. Celui qui commence s'écrit avec du plomb et de la cendre.

Chapitre 15

Le Réveil du Fantôme

Le soleil de quatorze heures ne pardonne pas. Il tape sur les dalles de la Castellane comme un marteau-pilon, transformant le béton en plaque chauffante. Marseille étouffe sous une chape de plomb bleu azur. Dans les cages d'escalier, l'air est une soupe épaisse de poussière, d'huile de friture rance et de shit. Sofia grimpe les étages. Ses talons de créateurs claquent sur le ciment ébréché, un bruit sec, incongru dans ce silence de cimetière vertical. Elle sent la sueur perler entre ses omoplates, glisser le long de sa colonne vertébrale, une goutte glacée dans une fournaise.

Son téléphone vibre dans sa poche. Une notification. Encore. Le reach s'affole. Sa dernière story – un selfie devant le miroir terni d'une station-service, légendée « Retour aux sources » – vient de franchir la barre des cent mille likes. Chaque vibration est une décharge électrique. Elle sait ce que ça signifie. Quelque part en ville, un type vient de se faire braquer ou une livraison de « frappe » vient de changer de main. Marco ne laisse rien au hasard. Les métriques de Sofia sont le métronome du chaos.

Elle s'arrête devant la porte 42. Peinture écaillée, trois serrures, une odeur de tabac froid qui filtre par le judas. Elle ne frappe pas. Elle attend. La porte s'entrouvre sur une chaîne de sécurité. Un œil jaune, injecté de sang, la dévisage.

— T'as pas de flics au cul ?

La voix est un râle, un bruit de graviers qu'on écrase. C'est son père, Yanis. L'homme qui, autrefois, gérait les flux logistiques du port avant que le système ne le broie et n'efface son nom des registres.

— J'ai que des followers, papa. C'est pire.

Il dégage la chaîne. Sofia entre. L'appartement est un tombeau technologique. Des écrans cathodiques empilés dans un coin, des câbles qui serpentent comme des entrailles de plastique sur le lino jauni, et une chaleur étouffante dégagée par un serveur artisanal qui ronronne sous la table de la cuisine. Yanis se rassoit dans son fauteuil en cuir craquelé. Il est maigre, la peau tannée par une vie de paria, mais ses mains ne tremblent pas.

— Marco t'a bien dressée, dit-il sans la regarder. Tu brilles dans le noir, Sofia. Mais les mouches finissent toujours par s'écraser sur l'ampoule.

— Marco m'a donné ce que tu m'as refusé : une existence. Je ne suis plus la fille du banni. Je suis l'influence.

— L'influence, c'est du vent mis en boîte. Et le vent, ça ne protège pas des balles.

Yanis désigne l'écran principal. Une carte de Marseille en 3D, saturée de points rouges. Le réseau Echo.

— Tu crois que tu postes des photos pour tes fans, continue-t-il d'un ton monocorde. Mais regarde la latence. À chaque fois que tu publies avec un tag géographique, tu crées une zone d'ombre dans le signal de la police. Tu es un brouilleur humain, Sofia. Ton audience, c'est la couverture de bruit blanc dont ils ont besoin pour leurs opérations.

Le dégoût se mélange à une fascination morbide. La réalité n'est pas derrière l'écran, elle est la conséquence de l'écran.

— Ils ont tué un gosse au Panier hier, murmure-t-elle. J'ai posté une photo de mes chaussures deux minutes avant.

— Et grâce à tes chaussures, la triangulation des caméras a sauté dans un rayon de trois cents mètres. Propre. Net. Algorithmique.

Yanis se lève avec effort. Il se dirige vers un vieux coffre-fort encastré derrière une pile de revues techniques. Il branche une petite clé noire. Un déclic mécanique résonne.

— J'ai conçu le noyau d'Echo avant qu'ils ne me trahissent, dit-il en sortant un sachet antistatique. Marco pense l'avoir patché. Il pense que le fantôme est mort. Mais on ne

tue pas les mathématiques. Voici la source. Si tu injectes ce dossier dans ton prochain flux, chaque like sera une morsure. Tu vas forcer l'algorithme à se dévorer lui-même. Chaque partage effacera une ligne de leur base de données.

— Tu veux que je tue l'agence.

— Je veux que tu reprennes ton visage. Pour l'instant, t'es juste un pixel dans leur empire.

Un bruit sourd résonne dans le couloir. Un choc métallique. Sofia se fige. Son père éteint l'écran d'un geste sec.

— Ils sont là, souffle-t-il.

— Comment ? J'ai coupé la localisation.

— Ils n'ont pas besoin de GPS. Ils suivent le trafic. Quand une cellule s'agite, le corps envoie les anticorps.

La porte d'entrée vole en éclats dans un craquement brutal. Un homme entre. Grand, sec, le visage mangé par une cagoule en soie. Pas de discours. Pas de menace. Il tient un silencieux au bout d'un Glock 17. La violence est une ponctuation rapide. Yanis se jette en avant, une vieille clé à molette à la main. Un geste de père.

Pschit.

Un bruit de bouteille de soda qu'on ouvre. Yanis s'effondre, une tache sombre s'élargissant instantanément sur son maillot de corps blanc. Il ne crie pas. Il siffle, l'air s'échappant de ses poumons perforés.

Sofia est tétanisée. L'homme à la cagoule ne la regarde même pas. Il se dirige vers le serveur sous la table. La rage remplace la peur. C'est une montée d'adrénaline qui lui brûle les veines. Elle saisit un des moniteurs cathodiques et le balance de toutes ses forces. Le verre implose contre la nuque de l'intrus. L'homme titube. Sofia attrape un câble qui pend, s'enroule les mains dedans, et le passe autour du cou de l'agresseur. Elle tire avec toute la haine de la fille de banni. Elle sent le pouls du type ralentir, les battements de son cœur devenir erratiques, comme une connexion qui sature. Puis, plus rien. Le poids mort s'affale sur le lino.

Elle lâche le câble. Ses mains saignent. Elle se précipite vers son père. Il est étendu dans une mare de pourpre. Ses yeux sont vitreux.

— Garde... le dossier... murmure-t-il. Dis-leur... que t'as fait un carton plein.

Il s'éteint dans un dernier soupir qui sent le tabac et le code.

Sofia se relève. Ses vêtements de luxe sont ruinés, tachés de sang. Elle ramasse la source. Elle quitte l'appartement, descend les marches en évitant les regards des voisins tapis derrière leurs portes. Dehors, la chaleur l'opprime, mais elle marche. Elle a besoin de sentir le poids de ce qu'elle vient de perdre. Elle traverse la Joliette, le quartier des affaires où le verre des tours reflète une ville qui ne lui appartient plus. Elle arrive devant l'immeuble d'Echo. Les vigiles s'effacent. Son visage est son laissez-passer.

Elle entre dans le bureau de Marco. Il est là, devant la baie vitrée, contemplant le port.

— Yanis est mort, dit-elle.

Marco se retourne, un sourire mince aux lèvres.

— C'était une mise à jour nécessaire, Sofia. La nostalgie ralentit le système. Tu as la source ?

Elle s'approche, pose le sachet sur le bureau de verre. Elle regarde Marco, cet homme qui a remplacé le sang par des chiffres.

— Tu voulais que Marseille t'appartienne, Marco. Tu voulais que chaque habitant soit une cellule de ton réseau.

— Et c'est le cas. Ils mangent ce que je leur dis de manger. Ils détestent ce que je leur dis de détester.

Sofia s'approche de lui, ses yeux fixés dans les siens.

— La ville n'a plus faim de pain, Marco. Elle a faim de preuve.

Elle sort son téléphone et appuie sur "Go Live". Le signal part, déchirant les couches de sécurité d'Echo. À l'écran, elle n'affiche pas son visage, mais le dossier de Yanis. Les listes de noms. Les ordres de meurtre. Les virements occultes. En bas, sur les

docks, le changement est immédiat. Les dockers, les minots, les ouvriers du port s'arrêtent. Ils regardent leurs écrans. Le silence se transforme en un grondement sourd.

Marco comprend trop tard. Il voit son empire s'évaporer en une seconde.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai rendu le terrain à ceux qui le foulent.

Marco tente de sortir, mais la porte du bureau est déjà bloquée. Il descend par l'escalier de service, rejoint les docks en espérant trouver sa voiture, ses hommes. Mais ses hommes ne répondent plus. Ils sont occupés à regarder le live. Sur le quai, Marco est seul. Une silhouette massive se détache de l'ombre d'un conteneur. Un homme anonyme, un docker au visage buriné, tenant une barre de fer. Derrière lui, une dizaine d'autres. Ils n'ont pas de visages de héros, juste des visages de gens trahis.

Marco recule.

— Je peux vous payer ! Tout ce que vous voulez !

L'homme à la barre de fer ne répond pas. À quelques mètres, un passant sort son téléphone et commence à filmer. Le flash illumine la scène. Marco lève les mains pour se protéger, mais le premier coup tombe. C'est sec. Net. La foule ne crie pas. Elle filme. La mort de Marco est un contenu partagé en temps réel, une vidéo qui devient virale avant même que son cœur ne s'arrête. Le "roi" meurt comme un anonyme, son agonie découpée en pixels sur des milliers d'écrans.

Sofia regarde la scène depuis le balcon du dernier étage. Le vent marin lui fouette le visage, emportant l'odeur du sang et du fer. Elle est devenue ce qu'ils craignaient le plus : une erreur système qu'on ne peut pas corriger sans tout faire sauter. Le reach est historique. Et les conséquences sont définitives. Elle éteint son téléphone. L'obscurité revient sur son visage. Le Fantôme de Marseille ne poste plus. Il observe la ville brûler, enfin libérée de ses filtres.

Chapitre 16

Hors Ligne

Le silence cogne. Plus fort que la basse d'une boîte de nuit au Prado. Plus fort que le hurlement des pistons d'un Tmax sur la Corniche. C'est une chape d'asphalte liquide qui coule dans les oreilles de Sofia. Elle est accroupie dans l'obscurité d'un box de garage, au troisième sous-sol d'une résidence décrépite de la Rose. L'air empesté le moisi, le pneu brûlé et la poussière centenaire.

Dans sa main, le rectangle noir de son smartphone est éteint. Un cadavre de verre et d'aluminium. Plus de notifications. Plus de likes. Juste le noir. Et le bruit de sa respiration, saccadée. Elle sent la sueur dévaler entre ses omoplates. Sa robe de créateur est en lambeaux, souillée par la graisse de moteur. Elle n'est plus Sofia la muse. Elle est un paquet de chair terrifiée, une erreur dans la matrice de Marco.

De l'autre côté de la ville, au dernier étage de la tour CMA-CGM, le climatiseur ronronne avec une indifférence polaire. Marco observe le mur d'écrans OLED. La baie vitrée offre une vue imprenable sur la Méditerranée, une nappe d'huile bleu nuit. Sur le mur central, la courbe d'engagement de Sofia est une ligne plate. Un encéphalogramme de mort cérébrale.

— Elle a coupé, murmure Marco.

Il ne crie pas. Il ne cligne pas des yeux. Pour lui, un être humain est une fréquence. Si la fréquence s'arrête, l'objet n'existe plus. Il finit son verre d'eau plate pendant que, sur un écran secondaire, un indicateur de recherche s'agite.

À côté de lui, Tarek attend. Tarek, c'est l'ancien monde. Le muscle. Il porte une

chemise en lin trop serrée sur ses trapèzes de boxeur et une montre en or qui pèse le prix d'un studio à Malmousque.

— On fait quoi, patron ? On envoie les équipes de nettoyage ?

— On va lancer un shadow-ping, dit Marco sans quitter l'écran des yeux. On va réveiller tous les téléphones dans un rayon de deux kilomètres. Si son appareil s'allume une demi-seconde, on la chope.

Tarek écrase l'accélérateur de son Audi RS6. Le moteur hurle. Pour lui, le numérique est du vent. Seule compte la pression du doigt sur la détente. Il connaît le prix de la viande. Arrivé à une station-service de la Rose, il descend, la veste ouverte sur son holster. Un gamin en survêtement gonfle les pneus de son scooter et le regarde de travers. Tarek n'échange pas de mots. Il saisit le gamin par la nuque. Il écrase le visage du petit contre le cadran de la pompe à air. Le nez craque. Sec. Clinique. Tarek ramasse l'iPhone tombé au sol. L'écran affiche une story : une photo de Sofia repostée par un compte anonyme.

— Marco ? C'est un piège. Le radar devient fou.

— Elle crée une attaque par déni de service humaine, répond Marco d'une voix blanche. Elle utilise sa communauté pour saturer mes outils. On passe en nettoyage manuel. Quartier par quartier. Commencez par le Panier.

Sofia, elle, a déjà bougé. Elle est dans le bureau d'un vieux syndicaliste du port. Le local sent le tabac froid et le papier jauni. Un endroit oublié de la fibre optique. Elle branche une clé USB sur un vieux terminal beige, un dinosaure sous Windows XP. L'écran scintille. Une lumière sale souligne ses cernes. Elle n'a plus de filtre. Elle est enfin réelle.

L'upload commence. 2%... 5%... Soudain, le verre de la fenêtre explose.

Sofia plonge. Un homme entre par la brèche. C'est un modérateur. Jeune, regard vide, hoodie technique. Il ne porte pas d'arme à feu, juste une matraque télescopique.

— Sofia, dit-il d'une voix monocorde. Tu fais chuter les métriques.

Il s'approche de l'ordinateur. Sofia ne cherche pas à parer le coup. Elle attrape la lourde unité centrale, arrache les câbles et la projette de toutes ses forces contre les jambes du type. Le modérateur trébuche. Elle ramasse la clé USB et saute par la fenêtre. Ses talons se brisent sur le pavé. Elle finit pieds nus. La douleur est une information. Elle lui dit qu'elle est en vie.

Marco regarde son écran. Un point rouge s'est éteint. Il sort son propre smartphone.

— Activez le protocole Shadowban sur toute la zone 13002. Coupez les relais GSM. Black-out total.

Le courant se coupe. Les lampadaires de la rue de la République s'éteignent. Marseille sombre dans le néant. Sofia s'arrête, haletante, au milieu d'une place obscure. Elle regarde le ciel. Sans la pollution lumineuse, les étoiles sont d'une brutalité insoutenable. Dans l'ombre d'un porche, deux yeux brillent. Puis dix. Les charbonniers de Tarek n'ont pas besoin de GPS. Ils connaissent l'odeur de la peur.

Elle s'enfonce dans une ruelle qui sent l'urine et le jasmin. Une détonation déchire l'air. Un pot de fleurs explose au-dessus d'elle. Elle ne bouge plus.

— On n'est pas là pour discuter de l'ancien temps, gueule Tarek dans le noir.

Sofia rampe jusqu'à une porte anonyme. Elle gratte le bois. Trois fois. Une trappe s'ouvre. Un œil jaunâtre l'observe. C'est Fred, l'Oncle Fred. Un homme massif, la peau tannée par le sel. Il n'a jamais eu de compte Instagram. Il n'existe dans aucune base de

données. Sofia s'engouffre à l'intérieur.

— Tu pues les problèmes, Sofia.

— Marco a tout digitalisé, Fred. Il cache ses ordres d'exécution dans le code des likes.

Fred sort un couteau de poche. Il cure ses ongles.

— On va lui couper la chique.

Dehors, une berline noire s'arrête. Léo, le Head of Content, descend avec une équipe. Ils font sauter la serrure à la charge thermique. La porte pivote. Le premier homme entre, lampe tactique sous le canon. Fred ne fait pas de bruit. Il tombe sur le colosse comme un sac de sable. Une main sur la bouche. Un mouvement sec. La nuque se brise comme une branche sèche.

Sofia surgit de sous une table. Elle tient le Glock du mort. Elle presse la détente. Le recul lui arrache le poignet. Le coup part, fracassant le chambranle. Fred la saisit par le col et l'entraîne vers un passage secret.

Ils finissent devant un transformateur électrique camouflé. Le hub secondaire de Marco. Sofia dévisse le bouchon d'un bidon d'essence. Elle arrose les racks de serveurs. Les diodes clignotent : vert, vert, vert. La colère monte. C'est cette merde qui l'a vendue. Elle verse tout.

Un modérateur surgit de l'ombre. Il lève son Sig Sauer. Fred balance un câble haute tension dénudé vers le sol détrempé. L'étincelle est une morsure bleue. Le type est projeté en arrière, ses muscles contractés dans un spasme grotesque.

— Allume, Sofia ! hurle Fred.

La flamme vacilla. Dérisoire. Elle lâcha le briquet.

Le **whoosh** fut assourdissant. Une vague de chaleur les projeta dehors. Le quartier s'éteignit. Le noir. Le vrai.

Dans la 205 qui s'éloignait vers les collines, Sofia regardait ses mains. Elles étaient noires. Cicatrisées. Fred lui tendit un vieux Nokia 3310 tenu par du ruban adhésif.

— Appelle ton père, petite.

Elle composa le numéro. Une tonalité.

— Allô ? dit une voix rauque.

— Papa ?

— Sofia. Il est temps de fermer l'agence. Éteins la lumière en sortant.

Elle raccrocha. Elle regarda les feuilles qu'elle avait sauvées de l'imprimerie. Les noms des traîtres. Le premier nom en haut de la liste n'était pas celui de Marco. C'était le sien.

Elle comprit enfin. Elle n'était pas la proie. Elle était l'appât depuis le début. Marco l'avait utilisée pour cartographier les derniers réseaux analogiques de la ville. Chaque fuite, chaque mouvement était calculé pour forcer les "anciens" à sortir de l'ombre.

Elle rit. Un rire fou qui résonna dans l'habitacle de la voiture.

— Bien joué, Marco.

Elle déchira la feuille. À Marseille, les morts ne restent jamais enterrés longtemps. Elle n'était plus une influenceuse. Elle était un virus. Et elle était déjà dans le système. Le reach s'annonçait historique.

Chapitre 17

Le Siège du Vieux-Port

L'air était une mélasse de gazole et d'ozone. Au quarantième étage de la tour Echo, le silence n'existait pas ; c'était un bourdonnement de ruche électrique qui vous bouffait les tympans. Dehors, Marseille n'était qu'une carte mère en surchauffe. Le Vieux-Port scintillait comme une lame mal essuyée. En bas, les sirènes de police étaient étouffées par le ronronnement des climatiseurs industriels luttant pour maintenir les serveurs au frais.

Sofia sentait la sueur couler entre ses omoplates. Sa robe collait à sa peau. Dans sa main droite, le drive USB pesait le poids d'une trahison. Elle franchit le dernier sas. L'acier brossé coulissa.

Le bureau de Marco était un aquarium suspendu au-dessus du vide. Pas de dossiers, juste des écrans OLED projetant des flux de données : courbes de sentiment, pics de hashtags, géolocalisation des unités de terrain. On ne gérait pas des stocks ici, on gérait des pulsions.

Marco était de dos, face à la mer. Sa silhouette découpée par la lumière crue.

— Tu as le teint terne, Sofia. Le filtre "Éclat" ne suffit plus ?

Sa voix était un scalpel. Calme.

— C'est la chaleur, Marco. On étouffe.

— On n'étouffe que si on essaie de respirer un air qui n'est pas le nôtre.

Il se tourna. Il ne tenait pas d'arme, mais un verre de cristal. À son poignet, une montre qui valait le prix d'un appartement au Panier. Il la regarda comme un actif qui se dépréciait. Un mauvais investissement.

— Les metrics sont mauvaises. Le reach s'effondre.

— L'intensité, je vais te la donner.

Elle s'approcha de la console centrale. Ses doigts tremblaient, une micro-vibration nerveuse qu'elle ne pouvait pas masquer. Elle enfonça le drive dans le port. Un voyant rouge cligna.

Tac.

Le bruit ne vint pas de l'ordinateur. Ce fut le son sec d'un perceur. Près de la porte dérobée, Elias venait d'armer son Glock. Elias, le garde du corps, l'ombre de Marco, celui qui n'avait pas de profil social, juste des cicatrices et une odeur de tabac froid.

— La sécurité informatique, c'est pour les gosses, murmura Marco. Le vrai pare-feu, c'est le plomb.

L'écran central afficha une barre de progression. *0.4%*. Le virus s'insinuait dans les algorithmes de recommandation, inversant les polarités pour transformer chaque "Like" en un signal d'alerte pour Interpol.

Soudain, une explosion sourde fit vibrer les vitres. En bas, au niveau du quai, une voiture venait de percuter l'entrée. Ce n'étaient pas les flics. C'étaient les "Oubliés", les gamins des quartiers Nord que Sofia avait chauffés à blanc via des comptes cryptés. La chair à canon du digital venait réclamer son dû physique.

Le smartphone de Marco vibra. Une notification. Puis cent.

— Ton armée de zombies est là ? Marco jeta un œil aux caméras affichant des silhouettes cagoulées. Ils croient qu'ils font une révolution.

— Ils font diversion.

Elias fit un pas. Son visage était un masque d'argile grise. Sofia ne ferma pas les yeux. Elle fixa l'objectif d'une caméra de sécurité. Elle savait que des milliers de personnes regardaient ce flux pirate. Sa vie ne tenait qu'à un fil d'argent.

28%.

Une rafale de fusil d'assaut déchira la porte du bureau. Le verre blindé vola en éclats. Elias pivota et lâcha trois tirs rapides. *Bam. Bam. Bam.* Un assaillant en survêtement s'écroula dans l'embrasure, le visage réduit à une bouillie rouge. C'était le bruit de la viande qu'on frappe, un râle qui s'arrête net. Le sang tacha le tapis blanc, une flaque sombre s'étendant avec une rapidité obscène.

Sofia plongea derrière la console. Le métal était chaud contre son épaule. Elias changea de chargeur avec un clic métallique. Il était touché à l'épaule, une tache sombre s'élargissant sur son costume noir.

— Patron, on sort, grogna Elias.

Marco se tourna vers Sofia. L'espace d'une seconde, elle vit l'homme derrière le CEO. Un homme vide. Une coque. Il s'approcha pour arracher le drive, mais Sofia ne recula pas. Elle sentit le métal froid de son propre Glock, celui qu'elle gardait dissimulé, contre l'os de sa hanche.

— C'est fini, Marco. Le flux appartient à la rue.

— On ne détruit pas le système, Sofia. On change juste de plateforme.

La porte vola en éclats pour de bon. Ce n'étaient pas les émeutiers. C'était Zé. L'oncle. La vieille école. Il ne portait pas de cagoule, juste son visage marqué par les années de la French Connection et une odeur de tabac de chicha qui le précédait. Sofia avait passé le pacte deux heures plus tôt : la data contre le nettoyage.

Zé ne fit pas de discours. Il n'était pas là pour le reach. Il leva son Sig Sauer. Elias tenta de pivoter, mais Zé fut plus rapide. Une balle dans le sternum. Le garde du corps s'effondra lourdement, sa tête frappant le bord d'un écran OLED qui se brisa en un millier de pixels morts.

Marco recula, les mains levées, cherchant une réplique, une négociation, un script de sortie.

— Zé, attends, commença Marco. On peut s'arranger sur les flux de...

Le coup partit. Sec. Sans écho dans la pièce pressurisée. La balle entra juste au-dessus de l'arcade. Marco s'effondra sur son fauteuil à plusieurs milliers d'euros, le nez en bouillie, le sang maculant sa chemise d'un blanc virginal.

— Trop de bavardages, grogna Zé en rangeant son arme. On n'est pas à la télé, ici.

Les écrans autour d'eux commençaient à glitcher. La barre de progression atteignit *100%*. Un silence lourd s'installa, seulement interrompu par le crépitement d'un serveur en surchauffe.

Sofia se leva, les jambes chancelantes. Elle regarda le corps de Marco. Il n'était plus un visionnaire, juste un tas de viande dans un costume trop cher. Zé lui fit un signe de tête vers l'escalier de secours.

— Allez, petite. On descend par les tripes. Marseille n'aime pas les fantômes qui traînent.

Ils descendirent les étages, fuyant la lumière crue du sommet pour s'enfoncer dans les entrailles de la tour. À chaque niveau, des bureaux dévastés, des écrans brisés, des vies résumées à des open-spaces ensanglantés.

Marseille brûlait sous leurs yeux. Sofia ne chercha pas à prendre une photo. Elle poussa la porte lourde du rez-de-chaussée. La chaleur de la rue la frappa comme un coup de poing. L'odeur du pneu brûlé, le hurlement des foules, le battement des pales d'un hélicoptère.

Elle s'élança dans la foule, son arme jetée dans une bouche d'égout. Elle n'était plus un profil. Elle disparut dans une ruelle du Panier, là où la lumière ne pénètre jamais tout à fait, là où le monde réel reprend toujours ses droits.

Elle s'arrêta un instant, le dos contre le calcaire chauffé à blanc d'un mur tagué. Elle sortit son smartphone, regarda l'écran noir un instant, puis le lâcha sur le pavé. Elle l'écrasa du talon. Le verre craqua comme un os fin.

Le reach était à zéro. Le silence était total. Elle était enfin invisible. Elle était enfin chez elle.

Chapitre 18

Crash Système

L'iPhone sur le marbre de la table basse vibre. Une fois. Dix fois. Cent fois. Ce n'est plus une notification, c'est une tachycardie. Un spasme électrique qui fait tressauter le métal et le verre. Le son est sec, comme une rafale étouffée.

Sofia ne le ramasse pas. Elle regarde l'écran OLED découper son visage dans la pénombre du salon. Dehors, Marseille crève sous un soleil de plomb qui transforme le goudron en mélasse. Par la baie vitrée de la villa de l'Estaque, la Méditerranée est une plaque de plomb fondu. Pas un souffle. Juste le vrombissement des serveurs d'Echo, planqués sous ses pieds, dans les fondations de cette forteresse de béton et de verre.

— Ils savent, murmure-t-elle.

Sa voix est un froissement de papier de soie. Sèche.

À l'autre bout de la pièce, Marco ne bouge pas. Il est assis dans un fauteuil en cuir brut, un espresso serré entre les doigts. Il ne transpire pas. Les prédateurs n'ont pas de glandes sudoripares.

— Savoir n'est rien, Sofia. C'est l'interprétation qui fait la loi.

— Ils voient les logs, Marco. Le lien entre mon post et les types balayés à la 9 millimètres. C'est un acte d'accusation.

Marco se lève. Lentement. Il ramasse le téléphone. Les notifications défilent si vite qu'elles forment un ruban de haine.

@MarseilleActu : Les leaks de Echo révèlent la complicité de @Sofia_Real.

@Zonard13 : La gâtée, c'est une indic des condés ou une pute de cartel ?

@AntiSystème : Le sang est sur tes mains, Sofia. On arrive.

— Tu n'as jamais eu autant d'engagement, constate Marco. Ton taux de conversion est historique.

— Ils m'appellent l'Ange de la Mort. Mon père... s'il voit ça...

— Ton père est un souvenir. Tu croyais que je ne prévoyais que l'orage ? Je possède la pluie, Sofia.

Soudain, le téléphone de Marco vibre. Un son court. Ses yeux s'étrécissent. Sur la Canebière, à cet instant précis, les feux tricolores se figent au rouge. Les écrans publicitaires du J4 saturent, affichant une erreur 404 géante sur le bleu du ciel. La ville hoquette.

— Le virus a muté, dit-il. On expose tout le réseau. Les politiciens, les flics qu'on engraisse, les dockers. Tout Marseille s'allume sur le darknet.

La porte de la terrasse s'ouvre. Yacine, le chef de la sécurité, entre. Le colosse a son Glock 17 à la main.

— Patron, on a un problème au portail.

— Qui ?

— C'est pas les condés. C'est le quartier. Une dizaine de T-Max. Ils ont vu les leaks. Ils pensent que la petite a balancé les cousins.

Marco pose le téléphone sur la table. Dans ses yeux, Sofia voit la sentence. Elle n'est plus un actif. Elle est une fuite qu'il faut colmater. Il fait un signe de tête imperceptible à Yacine.

Sofia recule. Ses talons claquent sur le marbre. Ses followers étaient son gilet pare-balles. Ils sont devenus le peloton d'exécution numérique.

— Marco, non. Je peux arranger ça. Un Live...

— On ne hacke pas la réalité.

Yacine avance. Un pas lourd. Le bruit des cylindrées déchire le silence extérieur. Ils montent les lacets de l'Estaque. La meute vient pour le visage de la trahison.

— Sofia, reprend Marco, l'influence est comme la marée. Quand elle se retire, elle laisse voir les saloperies sous le sable. Tu es une distraction. Et ici, les distractions finissent au fond du port avec vingt kilos de chaîne aux chevilles.

Yacine lève son arme.

— Attends ! hurle Sofia.

Elle se jette sur son iPhone. Swipe. Appareil photo. Mode vidéo.

— Je suis en direct. Six millions de personnes regardent. Si vous tirez, vous confirmez tout. Tu ne bâtiras rien, Marco, si le monde entier voit ton vrai visage en 4K.

Marco s'arrête. Il regarde le compteur : 150k, 300k, 500k. C'est une traînée de poudre.

— Yacine, dit Marco sans quitter Sofia des yeux. Range ça.

— Et les petits dehors ?

— Laisse-les entrer. Sofia veut du contenu ? On va leur donner du contenu.

Il s'approche d'elle. Elle sent l'odeur du café sur son haleine. Il pose une main sur son épaule. Pour le Live, c'est un protecteur. Pour elle, c'est la griffe du diable.

Une baie vitrée vole en éclats sous le jet d'un pavé. Le verre explose comme une pluie de diamants. L'air brûlant s'engouffre dans la pièce, apportant les cris de la rue. Un gamin du quartier franchit le cadre, le visage masqué par un bandana, un démonte-pneu à la main. Il s'arrête net devant l'objectif. L'instinct du siècle : on marque un temps d'arrêt devant la caméra.

C'est ce temps d'arrêt que Marco utilise.

Le mouvement est invisible. Une glissade. Une extension. Le couteau à fruits n'est pas une arme de guerre, mais Marco sait où se trouve la carotide. Une fontaine pourpre éclabousse son lin blanc. Le gamin s'effondre sans un cri. Marco range le couteau dans le tiroir à couverts, entre une fourchette en argent et un couteau à poisson.

— Essuie ça, Sofia. Pas le sol. Ton visage. T'as une tache sur la pommette. Ça fait désordre.

Sa voix est un rasoir enveloppé de velours. Sofia passe le revers de sa main sur sa joue. Une traînée rouge. Sur l'écran, le chat explose.

— On bouge, lance Marco. Les flics vont arriver. Pas par morale, mais parce que le préfet vient de voir sa villa devenir un abattoir en direct.

Ils sortent par la porte de service. Marseille étouffe. Vers la Joliette, une colonne de fumée noire s'élève. Ils montent dans une berline aux vitres opaques. À l'intérieur, la clim est une agression. Marco conduit avec une économie de mouvement qui frise l'indifférence.

— Tu penses qu'on peut arrêter ça ? demande Sofia.

— On n'arrête pas un tsunami avec un pare-feu. T'as choisi ta planche quand t'as cliqué sur "publier".

Le véhicule s'arrête devant un entrepôt désaffecté, au bord du canal. L'odeur est métallique. Le Corse attend sur le trottoir, un type sec aux yeux de fossoyeur.

— C'est fait ? demande Le Corse.

— Le Live a fait son job, répond Marco. La ville se bouffe elle-même.

Le Corse jette un regard à Sofia.

— Le petit frère du gamin est déjà sur le coup. Il a posté ta photo, petite. "Wanted". Les réseaux sont comme les chiens : ils s'en foutent de savoir à qui appartenait la carcasse.

— Tu m'as vendue, dit Sofia.

— Je t'ai libérée. Tu es une criminelle maintenant. Une vraie.

Il lui tend un téléphone crypté.

— Ton nouveau gilet pare-balles. Sur ce compte, les preuves que tu n'as pas tué le

gamin. Mais aussi les noms des flics qui touchent sur les ports. Si tu tombes, ils tombent. C'est ça, la nouvelle monnaie : le chantage de masse.

Ils entrent dans l'ombre de l'entrepôt. Ça sent la poussière et l'ozone. Au fond, un mur de serveurs pulse comme une veine jugulaire. Marco s'approche de la console. Le cliquetis mécanique résonne.

— Tu sens l'électricité statique ? C'est le poids de la vérité.

Le terminal s'éveille. Sur l'écran géant, le visage de Sofia. À côté, une colonne rouge : « Dommages Collatéraux ».

— Chaque like a financé une caisse de munitions, explique Marco. Chaque partage a désactivé une caméra. Tu es une opératrice de terrain. Et le virus vient de fermer la boucle.

Le téléphone de Sofia vibre frénétiquement. Le leak est total. Ses contrats, ses virements, ses trahisons. Le monde s'est retourné.

— Tu as orchestré la fuite, lâche-t-elle.

— Personne ne croit à une sainte. Mais tout le monde adore une martyre. Pour que le système s'effondre, il lui faut un visage à haïr.

Sofia lève son smartphone. Elle voit les accès administrateur que Marco a laissé par arrogance.

— Ce que je fais de mieux, murmure-t-elle. Je crée de l'engagement.

Elle lance le stream. Pas de filtre. Juste l'ombre et le visage blafard de Marco.

— Salut les gars. Vous vouliez savoir qui tient les manettes ? Voilà Marco. Le CEO du sang.

— Coupe ça, ordonne Marco.

Le Corse s'élance. Sofia n'est plus la proie. Elle pivote et balance son iPhone vers le rack de serveurs central, là où les câbles de refroidissement sont à nu. Elle plonge.

L'arc électrique est gigantesque. Une foudre bleue déchire l'obscurité, frappant le métal humide. Le cri du Corse est bref. Craquement d'os. Odeur de viande grillée. Les serveurs meurent dans un râle électronique. Seul le téléphone au sol continue de streamer. 3 millions de spectateurs.

Sofia se relève. Marco regarde ses ruines.

— Tu as tout cassé. C'est la jungle maintenant.

— Marseille a toujours été une jungle, Marco. Toi, t'essayais juste de mettre des barbelés autour.

Elle appuie sur une icône : partage de localisation. Public. Définitif.

— Le crash est terminé. C'est le service après-vente.

Au loin, le hurlement des motos kittées. La meute arrive. Et elle a faim. Sofia sort dans la nuit. Elle marche vers le port, vers le J4. Ses vêtements collent à sa peau.

Une lumière blanche, chirurgicale, balaie la digue. Un hors-bord accoste violemment. Des hommes en noir, lourdement armés, sautent sur le quai. Pas de gyrophares. Pas de sirènes. Juste l'efficacité froide de l'État.

Un agent de la DGSI s'approche. Il a le regard fatigué de ceux qui gèrent les ombres. Il ramasse le téléphone de Sofia.

— On vous cherchait, Sofia. Depuis que votre père a disparu.

— Marco... il est là-bas.

— Marco n'est nulle part. On a effacé ses comptes. C'est un fantôme.

L'agent lui tend l'appareil.

— Vous voulez l'éteindre ?

Sofia regarde l'écran. Elle appuie sur le bouton. Le noir. Puis, elle lâche le téléphone dans l'eau grasse du port. Un petit ploc.

— Vous savez ce qu'implique le protocole ? demande l'agent.

— Le shadowban définitif.

— Plus que ça. Vous allez devenir dégun. Personne. Une ligne de code effacée. Vous allez vivre dans une zone blanche. Pour toujours.

Sofia regarde Marseille qui brûle au loin. Elle pense à la drogue des likes. Puis elle respire l'air salé.

— Ça me va.

Elle monte sur le bateau. L'embarcation s'éloigne, coupant les vagues noires. Derrière elle, l'entrepôt s'embrase. Le passé de son père, les ambitions de Marco, ses propres mensonges. Tout part en fumée sous le ciel étoilé. La vérité ne l'a pas rendue libre.

Elle l'a rendue invisible. Et dans un monde qui hurle pour être vu, l'invisibilité est le seul pouvoir qui reste.

Le signal s'éteint.

L'écran est noir.

Fin de transmission.

Chapitre 19

L'Ultime Direct

Le goudron du toit-terrasse de l'agence Echo rendait l'âme sous les trente-huit degrés d'un juin précoce. Ça sentait la gomme brûlée, le sel de la Joliette et l'ozone des climats en surchauffe. Marseille crevait sous le goudron. Sofia sentait une sueur glacée glisser entre ses omoplates. Elle tenait son stabilisateur comme la crosse d'un Beretta.

À l'écran, le point rouge. Une goutte de sang numérique. 150k spectateurs. Une meute.

— Vous me voyez ? murmura-t-elle. Sa voix était un fil de fer barbelé. Le reach, c'est pas de la visibilité. C'est la portée d'un tir. Chaque like, c'est un contrat qui se signe dans une cave.

La porte coupe-feu grimaça. Marco sortit sur le toit. Costume en lin bleu glacier, impeccable dans la fournaise. Il ne courait pas ; il possédait le temps parce qu'il contrôlait les serveurs. Deux ombres à mâchoires carrées fermaient la marche. Des algorithmes de chair et d'os.

— Sofia, éteins ça, dit Marco. Tu niques ton image de marque.

— L'image de marque est morte au Panier, Marco. Quand le minot s'est pris une balle à cause d'un de tes posts sponsorisés.

Elle recula vers le rebord. En bas, le Vieux-Port brillait comme une pièce d'or jetée dans le caniveau.

— On t'archive à quelle heure ? demanda Marco avec une lassitude paternelle. Tu penses que ces gens veulent la vérité ? Ils veulent du trafic. Le réseau a la mémoire d'un poisson rouge sous coke. Donne-moi le boîtier.

— Je ne suis pas là pour dénoncer, Marco. Je suis là pour fermer la boucle.

Elle pointa l'objectif vers lui. Le visage du CEO s'afficha sur des millions d'écrans.

— Voici le visage de l'algorithme, dit Sofia. Celui qui transforme vos clics en douilles de 9mm.

Le téléphone de Marco vibra. Puis celui des gardes. Un son cristallin dans le silence lourd. Marco sortit son appareil. Son teint vira au gris cendre.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai balancé ton adresse, tes comptes, et la liste des familles à qui tu as volé de la data. Les mecs de la Plaine, les Gitans de l'Arbois, les clans du Nord. Ceux qui ne règlent pas leurs comptes avec des signalements Twitter.

Un hurlement de pneus monta du boulevard de Dunkerque. Des portières claquèrent en bas. Des cris gutturaux, chargés d'une haine que la fibre optique n'avait jamais réussi à lisser.

— Tu es morte, Sofia, murmura Marco. Ils ne feront pas de différence.

— Je sais. Mais moi, je suis déjà un fantôme.

La porte coupe-feu vola en éclats. Pas de sommation. Pas de dialogue. Trois hommes surgirent en survêtements sombres. Cagoules de ski malgré la canicule. Le "charbon" montait au sommet.

— Oh, le CEO ! lança celui du milieu, un grand sec. On est venus pour le service après-vente.

Marco tenta un sourire.

— On peut discuter, les gars. C'est une manipulation de la petite...

Le coup partit. Sec. Brutal.

Le fusil à pompe vida le souffle de Marco avant qu'il ne puisse formuler une peur. Il fut projeté contre le rebord, son lin bleu se gorgeant d'une erreur système irréparable. Les gardes tombèrent dans la foulée, fauchés sans musique de fond.

Le grand sec s'approcha de Sofia. Il pointa son canon vers l'iPhone.

— Coupe ça, la miss. Le spectacle est fini.

— 300 000 personnes vous regardent, dit Sofia sans ciller.

Le type eut un rire étouffé.

— Ils s'en foutent. Dans une heure, ils auront oublié ton nom. Marseille, c'est pas un réseau social, minote. C'est une bouche d'égout.

Il arracha le téléphone, le regarda une seconde avec dédain, puis le balança dans le vide. Sofia regarda son arme de verre chuter de dix étages. Elle ne sentit rien. Juste le silence qui revenait enfin, troublé par le râle de Marco.

— Et moi ?

Le type rechargea son arme. Un bruit mécanique comme un point final.

— T'as du cran. Mais tu penses que le monde est dans ton téléphone. On te laisse

partir. Pour l'instant. Mais si je revois ta tronche sur mon écran, on viendra pas pour ton reach. On viendra pour ta viande.

Les hommes repartirent, laissant trois cadavres sous le soleil de plomb. Sofia resta seule. Elle s'approcha du corps de Marco. Il n'était plus un logo, juste un amas de viande qui refroidissait sur le goudron.

Soudain, une vibration. Pas de téléphone. Le ronronnement d'un drone qui descendait du ciel, son œil rouge braqué sur elle. L'agence Echo n'était pas un bâtiment, c'était un réseau. Et le réseau ne lâchait jamais sa proie.

Une voix synthétique sortit des haut-parleurs du drone.

— Analyse faciale terminée. Sofia, votre taux d'engagement atteint un sommet historique. Voulez-vous lancer une session de questions-réponses ?

Elle ferma les yeux. La chaleur l'étouffait. Elle comprit que Marco n'était qu'un modérateur et que le propriétaire du serveur ne dormait jamais. Elle effleura la structure froide du drone.

— On est en direct ?

— Toujours, Sofia. Le monde attend la suite.

— Alors regardez bien, murmura-t-elle. Parce que c'est la dernière fois que vous verrez quelque chose de vrai.

Elle se tourna vers la sortie, prête à descendre dans l'arène où le sang ne se transformait jamais en pixels. Elle ne se retournerait pas. Le prochain post, c'est la réalité qui l'écrirait. Et la réalité n'avait pas besoin de filtre.

Signal perdu.

Chapitre 20

Code Source

Le soleil de Marseille n'éclaire pas, il dénonce. À quatorze heures, sur le quai de la Joliette, la lumière tape si dur que les ombres se réfugient sous les dalles de béton pour ne pas brûler. L'air est une soupe épaisse de gasoil lourd et de sel qui ronge les coques.

Marco ne transpire pas. Les hommes comme lui ont remplacé la sueur par de l'antigel. Assis à l'arrière d'une berline allemande, il fixe la tablette OLED sur ses genoux. Le bleu de l'écran est la seule chose fraîche dans ce périmètre. La courbe du *reach* de l'agence Echo n'est plus une ligne, c'est une exécution.

— C'est une purge, patron, murmure Tarek au volant. Le serveur de Francfort a lâché. On n'existe plus.

Marco regarde ses mains. Des mains propres qui ont ordonné des massacres d'un clic. Aujourd'hui, elles ne contrôlent plus rien.

— Arrête-toi au bout du môle. Près des containers.

La voiture glisse dans le labyrinthe de métal. Des blocs de ferraille empilés comme des Lego pour géants, renfermant les désirs du monde : contrefaçons, précurseurs chimiques, serveurs. Un gamin de seize ans attend sur une caisse, les yeux injectés de sang. Il ne regarde pas la voiture, il regarde son smartphone.

— C'est qui ce petit con ? grogne Tarek en posant la main sur son Glock.

— C'est la fin du monde, répond Marco. Descends.

L'air extérieur les frappe comme une gifle de daron. Marco marche vers le gamin.

— T'es le CEO ? demande le petit. Sa voix traîne le mépris de ceux qui n'ont rien à perdre.

— Je suis un fantôme. Et toi, t'es le messenger.

Le gamin crache un glaire épais qui s'évapore sur le goudron.

— Ton compte est clôturé. Pas de préavis. Sofia est partout et nulle part. Elle est devenue le sang qui coule dans les fibres optiques.

Le smartphone du gamin vibre. Celui de Marco aussi. Une symphonie de notifications synchronisées dans le désert de béton. Marco sort son appareil. L'écran affiche une vue de drone. Il se voit de haut, minuscule entre les containers. Une cible.

— Patron, faut bouger ! hurle Tarek.

Trop tard. Ce n'est pas une explosion de cinéma, juste un claquement sec. Une détonation chirurgicale venue des toits. L'épaule de Tarek explose dans une brume de rouge. Il s'effondre sans un cri, le visage heurtant le sol avec un bruit de pastèque qu'on lâche. Le sang cherche les rigoles du quai, saturé de l'odeur métallique de l'hémoglobine fraîche sous le soleil.

Le gamin sourit, ses dents blanches contrastant avec son masque chirurgical.

— L'engagement est au top, Marco. T'as jamais fait de tels chiffres.

Une voix féminine, distordue par un haut-parleur caché, résonne entre les blocs de

fer. C'est Sofia. Froide, désincarnée.

— Pars, Marco. Quitte Marseille. Change de nom. Si ton visage apparaît sur un seul pixel d'écran, la prochaine balle ne sera pas pour le chauffeur.

Le drone remonte brutalement et disparaît dans l'éblouissement. Le silence revient sur le môle. Tarek ne respire plus. Marco enjambe le corps de son seul ami et s'installe au volant de la berline. Il n'a plus de réseau, plus de followers. Il passe la première. Le moteur vrombit, un bruit organique, mécanique, loin du silence des processeurs.

À l'autre bout de la ville, dans une cave dont les murs suintent le salpêtre, Sofia regarde ses écrans. Elle ne porte plus de maquillage. Ses doigts courent sur un clavier mécanique, chaque frappe sonnante comme un coup de feu. Elle sent la ville vibrer. Un moteur qui tourne à vide, prêt à serrer.

Elle appuie sur "Enter".

Le site de l'agence Echo s'évapore. Les contrats, les preuves, les listes de clients sont aspirés dans un trou noir numérique. Elle se lève, remonte sa capuche et sort.

Dehors, le Mistral se lève, balayant la poussière des quartiers Nord. Sofia marche parmi la foule des anonymes qui ont les yeux rivés sur leur écran, attendant la prochaine émotion. Ils ne la voient pas. Elle est la mise à jour que personne n'a vue venir.

Elle est Marseille. Sale, noble, violente.

Un gamin passe à côté d'elle en courant, son téléphone à la main :

— Oh tchi ! T'as vu le dernier post ? C'est le feu !

Sofia ne se retourne pas. Elle s'enfonce dans une ruelle du Panier, là où la 5G ne

passé plus, là où la réalité reprend ses droits, brutale et sans filtre. Dans sa poche, son téléphone vibre une dernière fois.

System update complete.

La guerre ne fait que commencer. Marco est vivant quelque part sur une route poussiéreuse, mais il a perdu la seule chose qui compte dans ce siècle : sa voix. Sofia, elle, a trouvé le silence. Et le silence, à Marseille, c'est le début de la fin pour tous ceux qui pensent encore que le monde leur appartient. Dans le labyrinthe de pierre, une nouvelle ombre vient de naître. Elle n'a pas besoin de pseudonyme. Elle est Sofia. C'est son nom qui fera peur désormais.

Elle s'arrête devant un rideau de fer rouillé. Le signal est stable. La purge peut continuer. Le prix était élevé, mais la connexion est parfaite. Marseille n'est plus une ville. C'est son interface. Et elle vient de cliquer sur tout supprimer.

FIN

Merci d'avoir lu "FOLLOWERS"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)